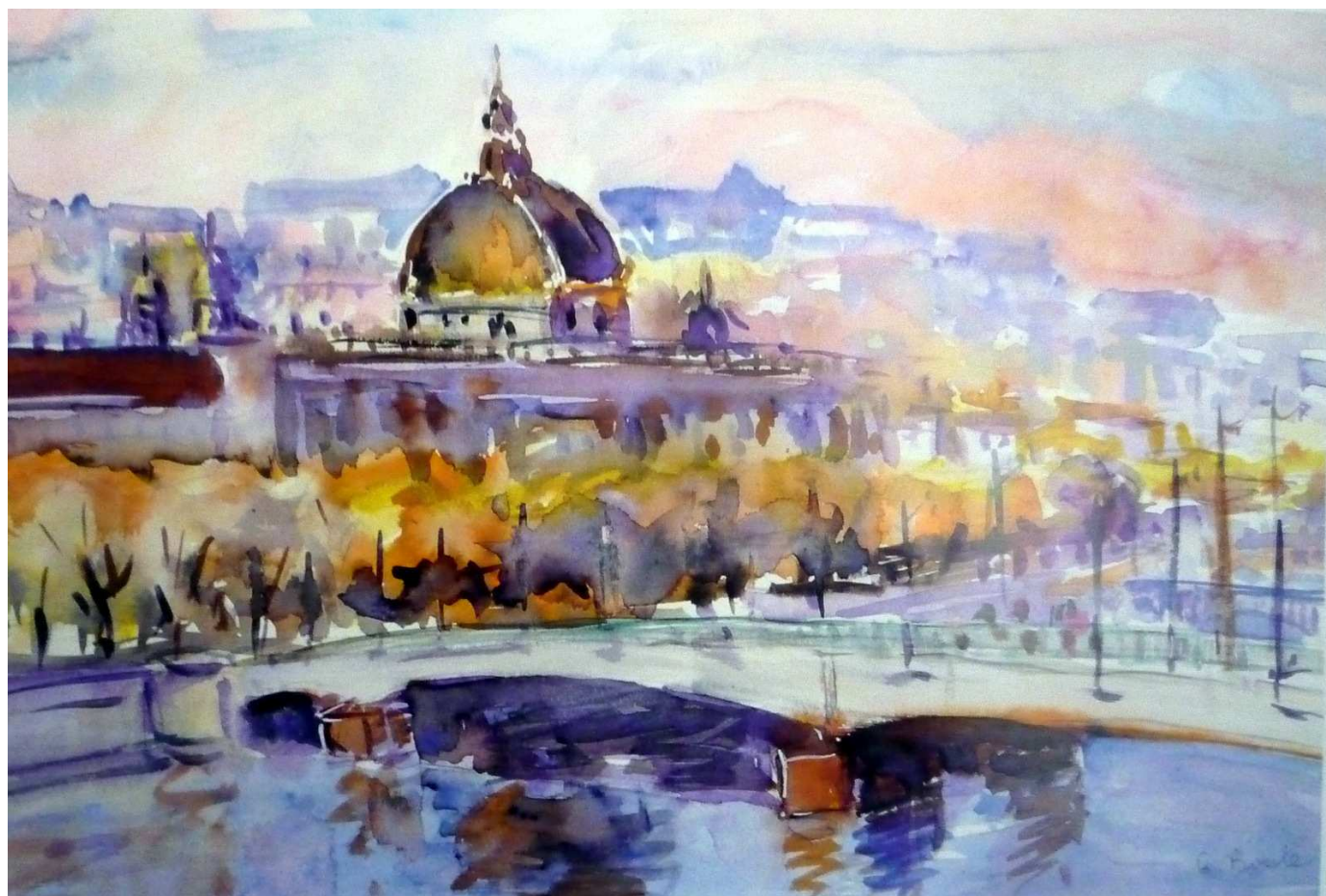


De Lugdunum à Confluence

SAUVEGARDER ET EMBELLIR : TOUTE UNE HISTOIRE



Hôtel-Dieu de Lyon : la ville est encore plus belle sous le pinceau du peintre

Aquarelle de Georges BOULÉ - membre de la Société des Aquarellistes Lyonnais - 2008

ÉDITORIAL

Préserver l'identité du quartier Moncey

Depuis le 7 novembre dernier et jusqu'au 24 février 2017 la Métropole de Lyon invite tous ceux qui le souhaitent à formuler un avis sur un projet de requalification de la promenade Moncey. Cette opération qui devrait s'achever en 2020 vise à aménager sur environ 1 km une diagonale reliant la place Ballanche (située au dos du CLIP place Gabriel Péri) et le parvis Renée Richard des Halles de Lyon et traversant, entre autres, les places Bahadourian et Guichard. Si les aménagements programmés au nord de la place Bahadourian paraissent recueillir une approbation générale, il n'en va pas de même de la séquence comprise entre le CLIP et cette même place. Le projet prévoit, en effet, d'ouvrir la place Ballanche sur la rue Paul Bert par la démolition de quatre bâtiments, propriété de la Métropole, situés 9-11 rue Paul Bert et 10-12 rue Moncey. Cette décision est posée comme un « invariant » et ne sera donc pas ouverte à la concertation ce qui est le contraire de sa raison d'être. Dans le bulletin n°101 paru en décembre 2012, nous nous étions associés à Marie-France Antona, présidente du Centre social Bonnefoi, pour dénoncer l'atteinte à l'identité de ce quartier que constituerait la disparition d'une partie de son patrimoine bâti. Le bénéfice à retirer de ces destructions paraît bien mince en comparaison des dommages qu'elles causeront à un ensemble cohérent. Un promoteur s'est positionné pour racheter et réhabiliter les bâtiments visés par les destructions. Pour l'instant sans succès, alors que son projet permettrait la création de logements sociaux en centre ville et soulagerait la Métropole des coûts liés aux démolitions. SEL soutient le collectif qui s'est créé pour s'opposer à cette opération et maintient l'idée que plutôt que détruire il serait préférable de souligner le caractère méditerranéen de ce quartier et de s'en servir comme d'un atout pour le valoriser.

Jean-Louis Pavy

SOMMAIRE

Éditorial	p. 02
Revue de presse	p. 02
De Lugdunum... à Confluence.....	p. 03
Des humanistes à l'urbanisme du canon.....	p. 04
Deux places et un manque de place.....	p. 08
Lyon desserre son corset.....	p. 11
La révolution conservatrice... du patrimoine....	p. 12
Inventorier et restaurer.....	p. 13
Hygiène, modernité et retour à l'antiquité.....	p. 21
L'éveil d'une conscience patrimoniale.....	p. 24
XXI ^e siècle, un début qui promet.....	p. 28
Lyon, une ville qu'on aime ?.....	p. 30

LA REVUE DE PRESSE (de Juin à Novembre 2016)

URBANISME et AMÉNAGEMENTS

« *Un hôtel et des restaurants dans le parc Blandan en 2020* » : Le magasin d'armes sera transformé en hôtel intermédiaire entre auberge de jeunesse et chambres plus haut de gamme. Le château la Motte accueillera deux restaurants.

Progrès du 15/6/2016

« *Le cœur de Lyon bat au rythme des grands travaux* » : Part-Dieu (réaménagement de la gare et de la place Béraudier), Gerland (réhabilitation de l'ancienne grande halle), Carré de Soie (un pôle tertiaire et des logements).

« *Trois ans de travaux pour le renouveau de Fourvière* » : Les travaux qui se déploient jusqu'en 2020 concernent la construction de nouveaux bâtiments et la rénovation des anciens.

Progrès du 9/9/2016

« *Presqu'île : un grand plan pour tout réaménager* » : Terreaux, République, Louis-Pradel, Victor Hugo... Vingt ans après leur aménagement, tous ces hauts lieux, arrivés à bout de souffle, vont être requalifiés.

Progrès du 12/10/2016

« *Boulevard urbain : la route est longue* » : Très attendu, le projet de l'A6 transformée en boulevard urbain dans la traversée de Lyon, est irréalisable sans les contournements Est et Ouest.

Progrès du 17/11/2016

« *L'église Saint-Bernard va abriter un centre d'affaires* » : Le projet de reconversion se veut structurant puisqu'il reconnecte l'église désaffectée à la ville et aux pentes. Il balise aussi une 3^e montée jusqu'au Gros caillou.

Progrès du 18/6/2016

PATRIMOINE – CULTURE

« *Musée des Tissus : une association pour le gérer en 2017* » : L'État, la C.C.I., la Ville et la Région s'accordent sur la création à l'automne d'une association qui reprendra la gestion du musée des Tissus et des Arts décoratifs à partir du 1^{er} janvier 2017.

Progrès du 8/7/2016

« *Musée des Tissus : réunion de la dernière chance* » : Le préfet réunit les partenaires financiers pour sortir l'établissement culturel de son impasse.

Progrès du 4/11/2016

« *Musée Guimet : un atelier de la danse ouvrira en 2020* » : Environ 5000 m² y seront consacrés.

Progrès du 17/9/2016

« *La salle Rameau deviendra-t-elle un supermarché ?* » : L'annonce d'une fermeture en juin 2017 après une ultime saison, fait craindre aux habitants et élus du 1^{er} arrondissement que la salle Rameau ne soit vendue par la Ville à une enseigne ou à un prometteur.

Progrès du 27/6/2016

Bernard Foucher

DE LUGDUNUM ...

Lyon : odéon et théâtre antiques (Google Maps)



Dès la fondation, en 43 avant J.C., de la Colonia Lugdunum délimitée par le *pomœrium* – le sillon tracé par Lucius Munatius Plancus – le pouvoir de Rome n'a de cesse de construire la cité. Oublié le vieil oppidum des Ségusiaves couronnant l'actuelle Fourvière. D'Auguste qui a fait de Lugdunum la capitale de la Gaule chevelue, à Hadrien, les empereurs embellissent avec constance la colline avec un forum, de somptueuses demeures et des temples, mais aussi des aqueducs, un théâtre, un odéon, un cirque, des thermes, autant de constructions indispensables à une capitale. « Embellir » politiquement aussi par la construction d'un autel des Trois Gaules flanqué d'un amphithéâtre pour tenter d'amadouer ces 60 peuples turbulents. Les empereurs peuvent y laisser leur empreinte, d'autant plus que, souvent, ce n'est pas le trésor impérial qui ouvre ses coffres mais de généreux donateurs, émules de Mécène, riches à millions de sesterces.

À la Renaissance, siècle de foisonnement artistique, de redécouverte du monde antique et de sa richesse tant intellectuelle qu'architecturale, les collectionneurs et les premiers « antiquaires » s'intéressent au passé de la cité. On déterre la Table claudienne et les échevins s'empres- sent de l'acheter pour la sauvegarder. Peu de projets d'embellissement, le siècle préfère l'utile à l'agréable : fortifications, pavage des rues, création de places. Les guerres de religion sont aussi synonymes de destructions et « d'urbanisme

au canon ». L'embellissement attendra...

Les XVII^e et XVIII^e siècles aiment l'embellissement mais avec parcimonie. Les ordres religieux et la bourgeoisie profitent de leur richesse pour construire des édifices « modernes » ; ils font appel à des architectes de renom. Embellissement certes, mais il faudra attendre la Révolution et 1793 pour enfin sauvegarder... après avoir allègrement

détruit tout ce qui rappelle l'Ancien Régime.

Le XIX^e siècle répertorie, réhabilite, réinvente parfois, « sauvegarde » en tout cas et « embellit » Lyon. L'urbanisme est roi : l'alignement des façades le long de larges avenues devient la règle. Lyon est un immense chantier où les architectes peuvent donner totalement cours à leur liberté décorative.

Au XX^e siècle, ère du tout béton pour certains, on n'oublie pas ces deux impératifs « sauvegarder et embellir », même s'il a fallu souvent freiner les pulsions modernistes d'élus démolisseurs-constructeurs et arrêter les pelle- teuses.

Mais, en ce début de nouveau millénaire, Lyon paraît avoir trouvé un équilibre harmonieux entre sauvegarde et embellissement sous l'œil vigilant de notre association.

C'est ce long processus que nous allons tenter de retra- cer dans ce bulletin.

... À CONFLUENCE



ÉVÊQUES ET ARCHEVÊQUES, LES PREMIERS BÂTISSEURS

Avant le X^e siècle, la ville n'était qu'un simple bourg souvent ravagé par les calamités du temps : razzias sarrasines, expéditions punitives de Charles Martel, famines et épidémies. Cependant, elle est riche de son cha-pelet d'églises qui magnifient la gloire de Dieu et affirment la puissance du christianisme triomphant.

À la fin du premier millénaire, la ville coupée en deux par la Saône et coupée du monde par le Rhône, s'est endormie à l'ombre des ruines romaines. Au XI^e siècle, l'archevêque qui dirige la ville a l'idée d'utiliser ces matériaux abondants et gratuits pour la construction d'un pont de pierres sur la Saône. Édifié en 30 ans, ce pont qui s'appellera plus tard Pont du Change, résistera à tous les aléas pendant 800 ans. Au siècle suivant, un autre pont sera beaucoup plus difficilement lancé sur le Rhône.

Lyon, désenclavé, va alors attirer voyageurs et pèlerins. En 1175, la construction d'une cathédrale prestigieuse est entreprise sur l'emplacement d'une ancienne église décrite par Sidoine Apollinaire en 469. Le chantier durera plus de 300 ans. Dès le début du XII^e siècle, des terrains sont cédés à de nouveaux ordres religieux dans la presque île : les Cordeliers installent leur cloître près du Rhône, puis les Jacobins entre Bellecour et la rue Mercière, suivis des Antonins et des Célestins côté Saône.

Au XIII^e siècle, les bourgeois se révoltent contre le pouvoir de l'archevêque. Organisée sous le nom de Consulat, l'autorité municipale se renforce, et tandis que la guerre de cent ans qui a vu la ville renforcer ses défenses militaires se termine, Lyon se prépare à accueillir la Renaissance.

AU XVI^e SIÈCLE : DES ANTIQUAIRES HUMANISTES À L'URBANISME DU CANON

Première mesure municipale de sauvegarde

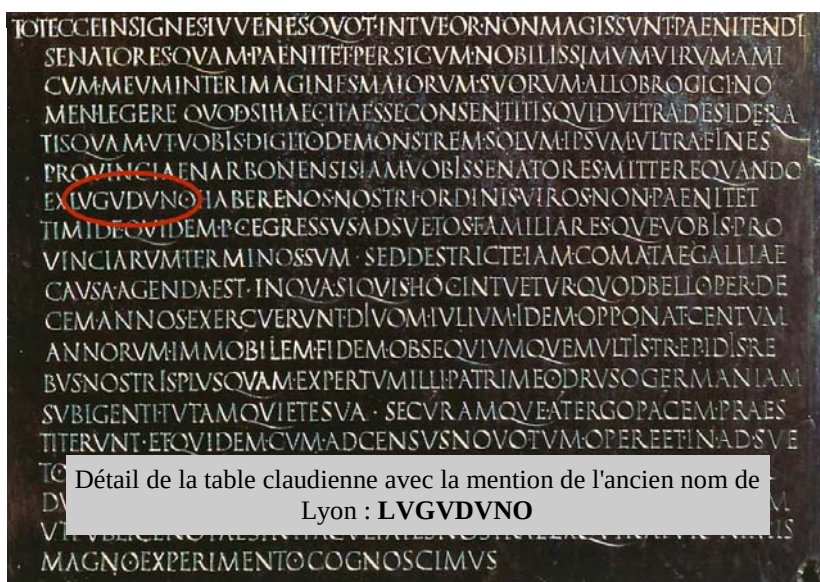
12 mars 1529. Séance du consulat, l'assemblée des échevins lyonnais. **Claude Bellièvre** propose à ses collègues l'achat de deux plaques de bronze trouvées quelques mois auparavant dans le sol d'une vigne de la côte Saint-Sébastien. Elles sont gravées de caractères latins où on peut lire le nom ancien de Lyon sous sa forme déclivée « **Luguduno** » (*les latinistes apprécieront, ndlr*). Sans doute une pièce prestigieuse pour la ville. Le propriétaire du terrain, Roland Gribaudo, aubergiste et maître drapier de son état, est prêt à la céder pour la somme de 58 « écus au soleil ». Au prix de la livre de bronze,

c'était une bonne affaire. Les échevins, en marchands avisés, se laissèrent convaincre. Même s'ils ne comprenaient pas le sens du texte gravé, ils savaient que les deux plaques étaient les éléments disloqués d'un ensemble plus vaste et ils se réservèrent un droit de propriété au cas où d'autres fragments seraient découverts. Avaient-ils conscience de prendre la première mesure de sauvegarde patrimoniale de l'histoire de la municipalité ? Ils venaient en effet de sauver une pièce unique : la Table claudienne et de poser les bases de... l'archéologie préventive.

La Table claudienne :

En l'an 48, l'empereur Claude, né à Lyon, prononce devant le sénat romain un important discours où il demande que soient accordés aux élites gauloises un droit d'éligibilité aux magistratures romaines et l'accès au sénat. L'année suivante, une transcription de ce discours gravée dans le bronze, très vraisemblablement à Lugdunum même, est installée dans l'enceinte du sanctuaire des Trois Gaules. Les éléments retrouvés en 1528 sur les pentes de la Croix-Rousse, à l'emplacement des n°s 22 à 28 de l'actuelle rue Burdeau, ne comportent qu'une partie de ce discours. Mais le rapprochement avec un texte de Tacite, en 1571, permit d'identifier sa nature dès le XVI^e siècle. Cependant il a fallu attendre 1925, pour qu'une traduction complète en soit donnée par l'historien Philippe Fabia. Après avoir été exposée dans les différentes implantations de la maison de ville et au musée des Beaux-Arts, la Table claudienne se trouve actuellement au musée de la Civili-

sation gallo-romaine de Lyon. Une copie a été installée dans la cour de l'ancien Hôtel de la Couronne, lieu de réunion du consulat entre 1604 et 1652, aujourd'hui musée de l'Imprimerie et de la Communication graphique.



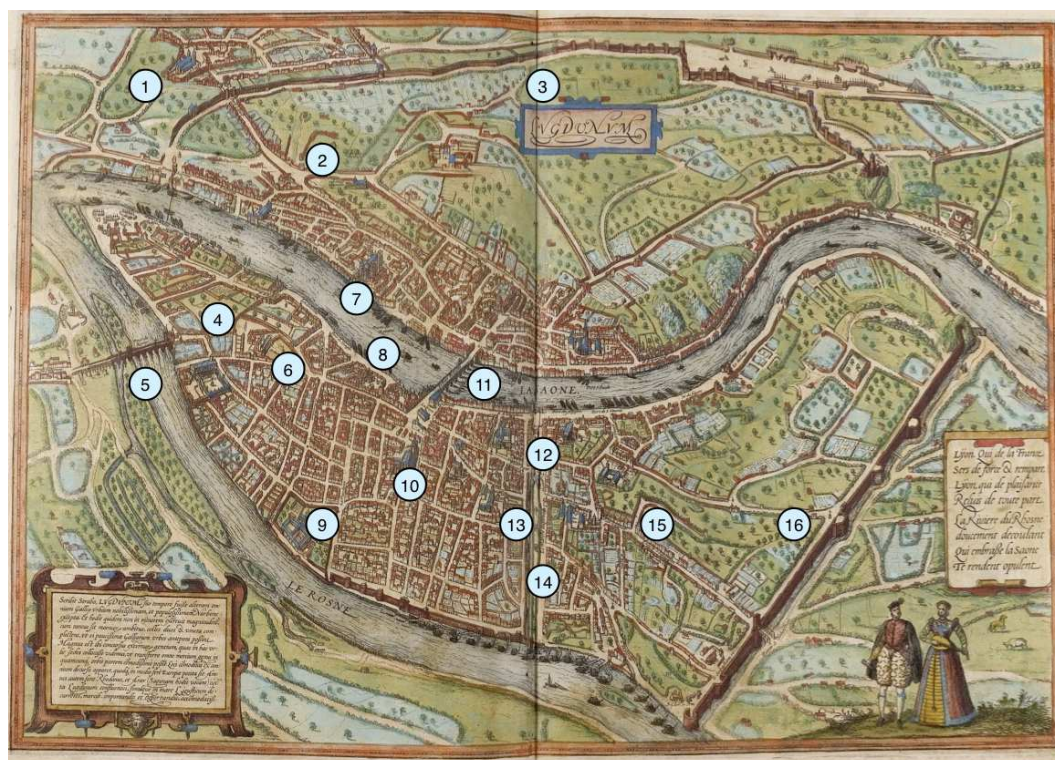
À la recherche d'un passé enfoui

À la fin de sa vie, Claude Bellièvre (1487-1557), avait rassemblé dans sa maison située dans un angle de l'actuelle place de la Trinité, de nombreux livres et des objets antiques. Dans son *Lugdunum priscum*, un manuscrit qui ne sera publié qu'au XIX^e siècle, il réunit des notices d'observations sur la ville et ses environs. Il y mentionne les vestiges des aqueducs et de l'odéon, qu'on voit également représentés sur le célèbre plan scénographique. Claude Bellièvre avait pour voisin, à mi-chemin du Gourguillon, **Guillaume du Choul** (1496?-1560) un autre grand collectionneur, spécialiste des pièces de monnaies antiques, et auteur de plusieurs ouvrages savamment illustrés sur les anciens Romains. Plus haut, sur la colline, se dressait la maison de **Pierre Sala** (1457?-1529?), l'Antiquaille, ainsi nommée car selon la chronique locale un grand nombre de vestiges gallo-romains auraient été exhumés lors de sa construction. Fidèles à la grande tradition de la Renaissance, les humanistes lyonnais, d'origine ou d'adoption, veulent renouer avec l'Antiquité gréco-latine, et ils s'intéressent en conséquence au passé de leur ville, quitte parfois à le mythifier.

En 1573, **Guillaume Paradin de Cuyzeaux**, doyen de Beaujeu publie chez Antoine Gryphe les *Mémoires de l'Histoire de Lyon* où il puise largement dans les notes de Claude Bellièvre. Au-delà de l'intention laudative, il y a certainement une bonne part de vérité quand il écrit :

« J'ajouteray encores ce mot, que faisant recherche & inventaire par toutes les villes de Gaule de medailles des princes antiques, d'inscriptions, sepulchres, theatres ruinez, estuves, aqueductz, canaux, conduite d'eaux, temples antiques, statues, colonnes de toutes façons, obelisques, pyramides ruinees, tables, vases, urnes, lampes, marqueteries & autres ornementz de la venerable antiquité : qu'il s'en trouvera plus en la seule cité de Lyon, qu'en toutes les autres ensemble. »

Des étrangers de passage s'intéressent aussi à la ville. Le Florentin **Gabrielo Simeoni**, qui fit plusieurs séjours à Lyon, rédige en 1559 *L'origine e le Antichita di Lione*. Enrichi de nombreux dessins à la plume, le manuscrit est conservé aux Archives d'État à Turin, mais il n'a jamais été publié dans son intégralité ni traduit¹. Simeoni a arpenté la ville. Ses pas l'ont conduit à la Guillotière, à la Croix-Rousse où le premier il a l'intuition de la présence de l'amphithéâtre « *sopra il monastero della Deserta* ». Il a vu la Table claudienne, visité la grotte Belle, rencontré « *S. Guglielmo Choul, gentiluomo lionese, (...) grandissimo anticario* ». Il a relevé près d'une centaine d'inscriptions latines, décrit des vestiges, des statues, des marbres, des urnes remplies de pièces de monnaie antique. Historien et journaliste de terrain avant l'heure, Gabrielo Simeoni, donne un véritable guide du visiteur de Lyon au XVI^e siècle.



- 1 St Just
- 2 Vestiges de l'Odéon
- 3 Vestiges des aqueducs
- 4 le pré de Bellecour
- 5 Le pont de la Guillotière
- 6 Le couvent des Jacobins
- 7 St Jean
- 8 Le port Chalamon
- 9 Le couvent des Cordeliers
- 10 St Nizier
- 11 Le pont de Saône
- 12 La nouvelle boucherie
- 13 Le couvent des Dames de St Pierre
- 14 Le fossé des Terreaux
- 15 Vestiges de l'ancien amphithéâtre
- 16 Rempart de la Croix-Rousse

Plan de Lyon par Georg Braun réalisée en 1572 et contenu dans le *Civitates orbis terrarum*. Universitätsbibliothek Heidelberg

Ce plan s'inspire très étroitement du plan scénographique de Lyon des années 1544-1552.

Bien que postérieur à 1562, il n'indique pas les transformations de la ville opérées sous la domination protestante.

¹ La bibliothèque Municipale de Lyon possède une copie complète de ce document, texte et dessins, qui faisait partie, en 1839, de la bibliothèque de M. Coste. Une édition du texte en italien, sans les dessins, a été réalisée en 1846 par J.-B. Monfalcon dans *Collection des bibliophiles lyonnais*, t. IV (Lyon, Bajet, 1846).

Embellir la ville : la part du roi et du consulat

Retrouver la mémoire de la ville, ressusciter son passé glorieux, certes, mais l'embellir ? La question se pose-t-elle à cette époque ? L'enchevêtrement des pouvoirs, la faiblesse chronique des finances municipales, le caractère intouchable des propriétés religieuses, rendent tout projet d'envergure inopérant. Pourtant le consulat s'efforce d'apporter des améliorations en matière de déplacement, d'hygiène et de sécurité. On travaille sans relâche aux fortifications de la ville. On entreprend de paver les rues les plus fréquentées. On impose la destruction des maisons menaçant ruine. L'unique pont sur le Rhône (la Guillotière) est entièrement reconstruit en pierre.

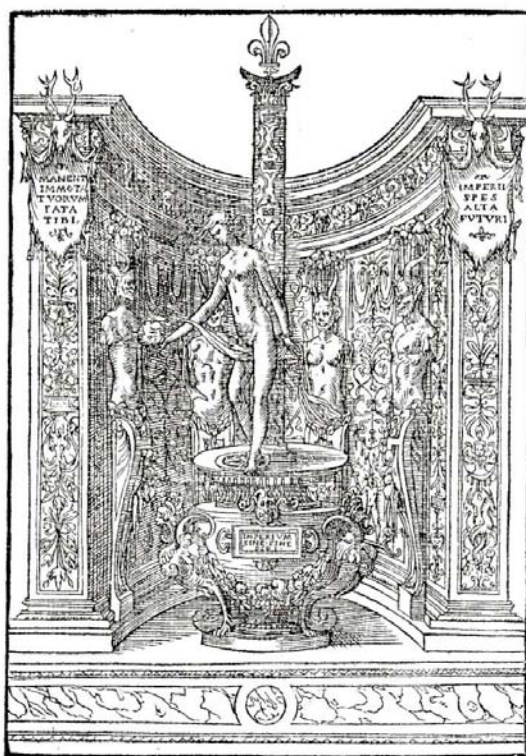
En 1539 François 1^{er} fait don à la ville d'un espace de jardin devant le palais de Roanne² pour l'aménagement

d'un port et d'un embryon de quai. En face sur l'autre rive, on agrandit le port Chalamon devant le cloître des Célestins. Des places sont créées à l'emplacement d'anciens cimetières, aux Jacobins et à Saint-Bonaventure. Les Terreaux, anciens fossés du rempart de la Lanterne sont progressivement comblés et on y installe la nouvelle boucherie côté Saône. Une rotonde à colonnade est édifée devant le porche de Saint-Nizier, l'église où chaque année à la Saint-Thomas sont proclamés les consuls nouvellement élus. Des particuliers contribuent à cet effort d'embellissement, tels les **Gadagne** qui installent leur chapelle funéraire à Notre-Dame-de-Confort (l'église des Jacobins) et qui financent l'agrandissement de l'hôpital Saint-Laurent-des-Vignes, au bas de Choulans.

Projets sans lendemain et lendemain de fêtes

Cependant ces travaux n'affectent pas la physionomie globale de la ville. Dans le livre VII de son grand traité d'architecture, **Sebastiano Serlio**, présent à Lyon entre 1547 et 1552, donnent les plans pour « *una loggia da mercanti per negoziare* » et ceux d'un édifice monumental avec logements, boutiques et entrepôts, qu'il situe sur la rive gauche de la Saône, entre le pont de pierre et les Célestins. Ces projets grandioses sont restés des exercices de style, mais **Maurice Scève** et **Bernard Salomon** se sont certainement inspirés des dessins de Serlio pour concevoir les décors éphémères de la fameuse Entrée d'Henri II en 1548. Pour le roi, la ville se met en scène, elle se pare, elle se rêve aussi belle qu'elle voudrait être, elle donne le change le temps d'une fête qui coûtera cher à ses finances. La fête finie, on démonte les décors. Que deviennent-ils ? La statue d'Occasion, dressée place du Grand Palais à Saint-Jean, est un temps remise dans la cour de la maison commune, à l'Hôtel de Charnay, rue de la Fromagerie, puis un membre éminent de la famille

Occasion du grand
Palais.



La déesse Occasion, décor éphémère pour
l'Entrée d'Henri II à Lyon

(Livret relatant l'entrée de roi édité en 1548 par
Guillaume Rouillé, BM Lyon Rés 355882)

Groslier propose de la racheter 25 écus pour la mettre dans sa demeure de la rue Juiverie.

Quelques années après son entrée, en 1551, Henri II, demande par lettre patente la construction d'une grande halle de commerce, avec galeries, salles, et dix-huit magasins « *pour servir (...) les marchans frequentans nos foyres* » sur la rive droite de la Saône, entre le pont et le port de la Baleine, presque en face du grand bâtiment imaginé par Serlio.

De leur côté, les consuls ont un autre projet : la construction d'un grand hôtel de ville, un siècle avant celui des Terreaux. Ils en ont même fait réaliser une maquette par maître **Olivier Roland**, le beau-frère de **Philibert de l'Orme**. L'endroit choisi a une signification politique : au centre stratégique de la cité, au milieu de la Saône, sur le pont de pierre avec sans doute un débordement sur les affleurements rocheux de la rivière³. La mort accidentelle du roi lors d'un tournoi, et la montée des tensions re-

ligieuses, rendront ces deux projets caducs.

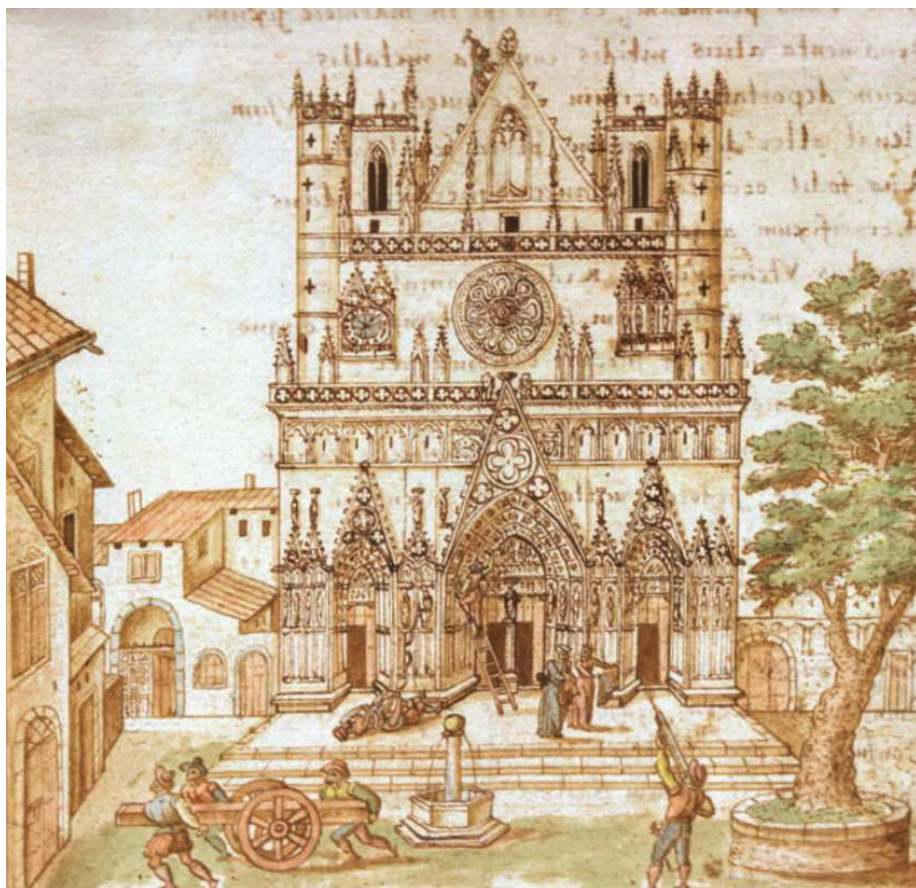
² À l'emplacement actuel du palais de Justice historique à Saint-Jean.

³ D'autres projets du même ordre fleuriront par la suite, notamment celui de Louis-Pierre Baltard, au XIX^e siècle qui prévoit l'installation d'un nouveau palais de justice au milieu de la rivière avec un accès par le pont du Change.

L'urbanisme du canon

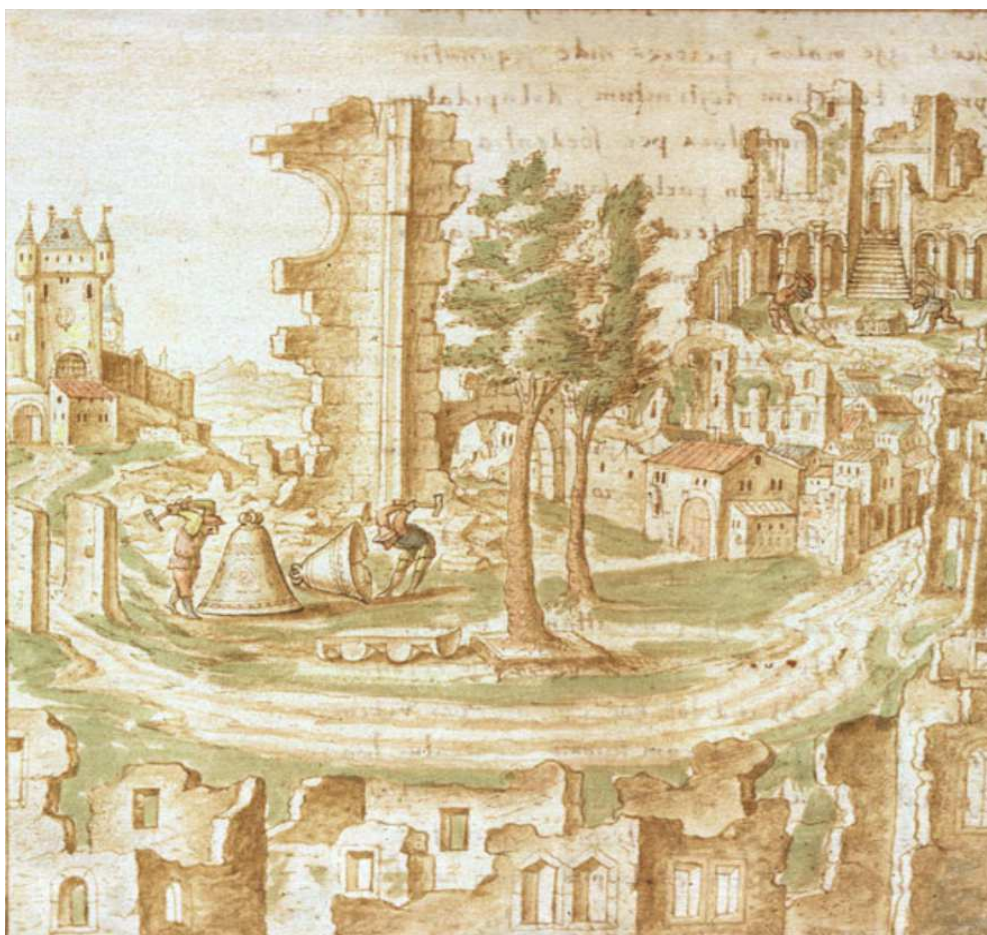
En 1562, les protestants se rendent maîtres de la ville. Ils s'en prennent aux symboles de ce qu'ils considèrent comme superstition, richesse déplacée, ou séparation artificielle du peuple et des officiants : statues, reliques, objets de culte, vêtements sacerdotaux, jubé sont brisés, brûlés, ou vendus à l'encan. La façade de Saint-Jean est gravement endommagée. Le cloître fortifié de Saint-Just qui pouvait servir de refuge est complètement détruit, ainsi que l'église qui sera reconstruite sur un autre site à l'intérieur des remparts de la ville. Saint-Irénée n'est pas épargnée mais sera rétablie sur place au siècle suivant.

Pendant l'occupation des troupes protestantes, de nouvelles voies sont ouvertes dans le tissu urbain, quitte à éventrer des couvents dont l'emprise bloquait l'évolution de la ville. L'accès au pré de Bellecour est libéré depuis la rue Belle Cordière et à travers le jardin des Jacobins. Les Terreaux



Destruction des statues de la façade de la cathédrale Saint-Jean et de la collégiale fortifiée de Saint-Just par les protestants en 1562

De Tristibus Galliae Carmen, BM Lyon ms. 156-f° 3



sont en partie désenclavés par un passage créé dans l'enclos des Dames de Saint-Pierre. Tandis que s'ébauche une volonté d'améliorer les communications nord-sud dans la presqu'île, un axe est-ouest du pont de la Guillotière à la Saône, passant par la rue de la Barre et Bellecour s'esquisse. Il manque encore un pont en face de l'archevêché, même si en 1548, une passerelle provisoire « *pour les gens de pieds* » avait été établie en aval à hauteur de Saint-Georges. En 1562, on cherchait aussi à donner un accès plus commode à Fourvière. La rue de la Brèche, ouverte dans le cloître de Saint-Jean par les soldats du baron des Adrets, de même que la montée du Chemin Neuf témoignent encore de cette entreprise d'urbanisme au canon qui en quelques mois a transformé de manière irréversible le paysage de la ville.

AU XVII^e SIÈCLE, DEUX PLACES ET UN MANQUE DE PLACE

1600 : en ce début du XVII^e siècle, Lyon prépare l'entrée royale d'Henri IV et de Marie de Médicis. Leur mariage sera célébré à la cathédrale Saint-Jean. Suite aux violences des guerres de Religion, la situation et l'ambiance de la ville ont changé. Le consulat, qui s'était hasardé à soutenir la Ligue, a été repris en main par le pouvoir royal, comme dans d'autres villes : 4 échevins au lieu de 12, et un prévôt des marchands choisi par le gouverneur avec l'aval du roi. Le rôle du consulat est avant tout d'assurer l'ordre, la sécurité et un minimum de salubrité pour la population. Cependant, au cours du siècle, la notion de l'intérêt général et une volonté d'embellissement de la ville commenceront peu à peu à émerger.

De Bellecour aux Terreaux

Lors de son passage, le nouveau roi « conseille » au consulat de créer une vaste place publique sur un espace appelé Belle Cour, constitué de terrains en partie marécageux où le baron des Adrets avait installé le campement de ses troupes en 1562. Il faudra plus de 150 ans pour tous les acheter et mener à bien l'aménagement du lieu. Allées, jardins, arbres, fontaines, bassins avec jets d'eau, tout sera prévu pour l'agrément du promeneur. À l'est et à l'ouest, la place sera bordée de deux ensembles

anciens fossés des Terreaux, du côté du Rhône, et sollicite les services du maître-voyer Simon Maupin. Secondé par le mathématicien Girard Desargues, il va construire à Lyon entre 1647 et 1655 un des plus remarquables hôtels de ville de France.

L'hôtel de ville est à peine fini que les Dames de Saint-Pierre, font appel à un architecte avignonnais, François Royers de la Valfenière pour recomposer leur abbaye



Perspective de la Place des Terreaux au XVII^e siècle

MHL Gadagne

majestueux. Les façades « *seront bâties uniformément, suivant les plans et l'élévation qui ont été arrêtées par Sa Majesté et paraphées par le Consulat* ⁴ ». Elles deviendront un modèle d'architecture, symbole de richesse et de puissance. Détruites lors de la Révolution, elles seront reconstruites avec une indigence de décorum souvent déplorée par les visiteurs. Dès 1685, le gouverneur demande au consulat de prévoir l'érection d'une statue équestre de Louis XIV au centre de la place, mais il faudra attendre 1713 pour que son installation soit réalisée.

Soucieux d'affirmer le prestige de sa fonction, le consulat se préoccupe de créer une maison commune digne du rang de la ville. Il choisit pour cela l'emplacement des

fondée au VI^e siècle, et jugée très vétuste. Les travaux durent de 1655 à 1686. Les nouveaux bâtiments sont organisés autour d'un vaste cloître, avec une imposante façade ouvrant sur la place des Terreaux, rythmée par la répétition de pilastres superposant ordre dorique et ordre corinthien, et couronnée par une balustrade à la manière italienne. Répondant à la façade du nouvel hôtel de ville, cet ensemble architectural créera les bases d'une place prestigieuse pour la vie politique locale. Le Palais Saint-Pierre sera l'un des rares édifices religieux de la presqu'île à survivre à la Révolution. Très tôt réquisitionné pour le gardiennage des biens confisqués aux religieux et à l'aristocratie, il abritera dès 1803 un musée des Beaux-Arts.

⁴ Archives Municipales de Lyon, DD 189

Les religieux occupent l'espace

Le mouvement catholique de la contre-réforme, dans sa volonté de reconquête spirituelle de la ville, soutenue par le pouvoir royal, favorise l'installation d'ordres religieux nouveaux. S'installant sur des terrains encore disponibles au sud de la ville ou sur les collines de la Croix-Rousse et de Fourvière, une trentaine de couvents vient s'ajouter à ceux déjà présents dans leurs vastes domaines. Cette expansion raréfie la réserve foncière et entraîne une forte densification des zones d'habitation : constructions dans les cours ou les « passerelles vertes » encore existantes, surélévation des immeubles limitant d'autant le passage de l'air et de la lumière. Les voyageurs de cette époque notent volontiers le rôle de cache-misère des beaux immeubles de Bellecour qui ne parviennent pas à faire oublier la laideur et la sur-

occupation des quartiers du centre de la presqu'île. Entre 1600 et 1750, la population va tripler, dépassant les 120.000 habitants sans qu'aucun espace nouveau ne soit urbanisé.

Tous les ordres religieux vont connaître au XVII^e siècle une fièvre de construction. Pour renouveler ou créer les façades de leurs couvents ils choisissent une architecture conforme aux canons de la modernité du temps : classique ou baroque. Il est difficile aujourd'hui de se faire une idée de l'ampleur de ces travaux. Il n'en reste que quelques témoins : outre le couvent des Dames de Saint-Pierre, celui des Chartreux avec son église dédiée à Saint Bruno, la chapelle du collège de la Trinité (lycée Ampère) et celle de l'Hôtel-Dieu.

Au XVII^e siècle, les Chartreux font construire leurs bâtiments conventuels et la nef de l'église Saint Bruno. Entre 1736 et 1750 sous la direction de l'architecte Ferdinand Delamonce, suppléé par Soufflot, ils insufflent un caractère baroque au décor intérieur du chœur et au dôme de l'église dominant la ville, apportant au paysage urbain une note de diversité et d'embellissement.

La bourgeoisie soigne ses façades

En 1680, au nom de l'intérêt général, le consulat prend une mesure d'alignement réglementant toutes les demandes de constructions nouvelles, en vue d'améliorer la circulation intra-muros⁵. Cela n'aura guère d'effet : le principe de l'alignement était d'attendre que les maisons soient totalement vétustes pour obliger les propriétaires à les démolir et les reconstruire en retrait.

Cependant, à côté du consulat, des religieux et du pouvoir royal⁶, la bourgeoisie locale avait la capacité d'intervenir pour l'embellissement de la ville. Si au XVI^e siècle, elle réservait ses plus belles réalisations à l'intimité des cours, ses goûts vont évoluer, influencés par l'architecture des nouveaux édifices publics ou religieux. Les façades s'élargis-



5 place du Gouvernement, Lyon 5^e.
Façade caractéristique du XVII^e siècle

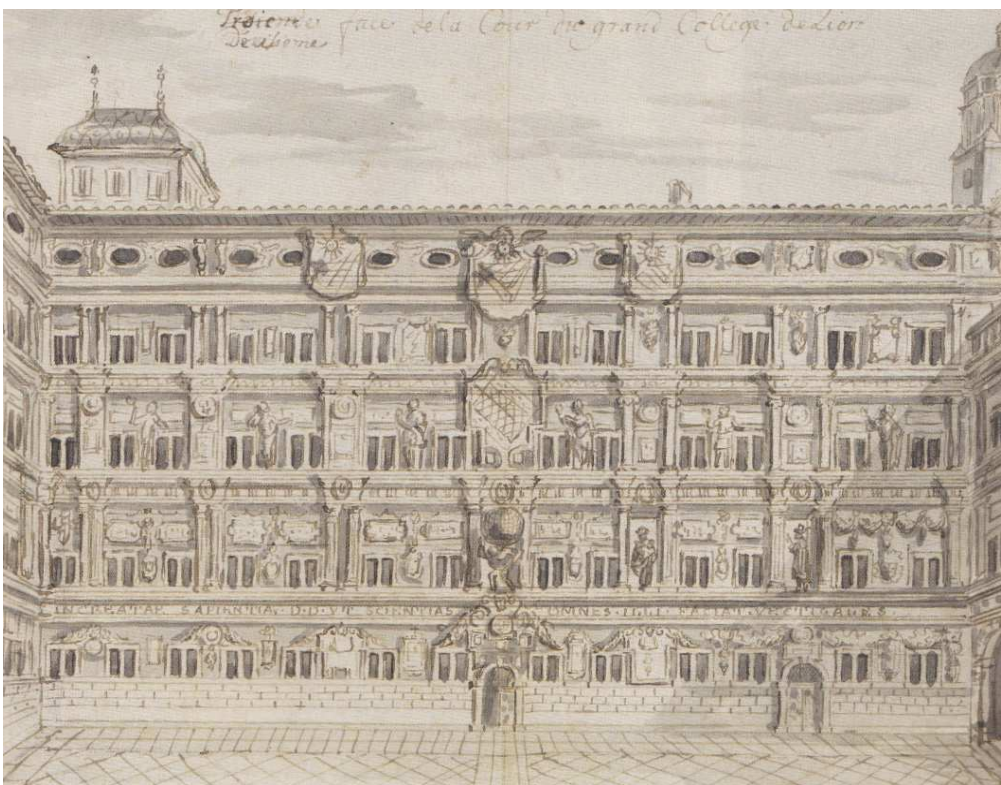
sent, l'escalier prolongé par un pavillon sur le toit en marque souvent l'axe de symétrie, les portes d'entrée se font plus imposantes, le travail de l'imposte devient très créatif. Les fenêtres se transforment : peu à peu elles perdent meneaux et traverses, mais la généralisation des jalousies permet de conserver des trumeaux étroits et de maintenir un nombre important de baies en façade. Grâce au progrès de la menuiserie et de la fabrication du verre, les fenêtres deviennent plus larges ; elles s'agrémentent de lambrequins en bois ou métal travaillé et de garde-corps. Cet habillage décoratif, particulier à Lyon, a perduré jusqu'à nos jours, avec des variantes au fil des modes. Il constitue aujourd'hui un patrimoine tout à fait caractéristique de la ville. (voir bulletin SEL N°104)

⁵ Archives Municipales de Lyon, 31-12-1680, DD 56.

⁶ Au XVII^e siècle, le pouvoir royal se contenta, à Lyon, d'effectuer la restauration du Palais de justice, dit de Roanne, sur les bords de Saône.

Déjà des murs peints

Dès le XVI^e siècle, sous l'influence de l'Italie, les riches Lyonnais ont pris goût aux décors peints, en façade ou en intérieur. Malheureusement bien peu nous sont parvenus. Selon Marie-Félicie Perez⁷, la plus ancienne façade peinte connue semble être celle d'une maison située quai Pierre-Scize « dont la façade fut décorée de fresques par le Petit-Bernard⁸. » Il y a aussi, au 7 de la rue Juiverie, la maison « de Jacques Stella⁹ qui a peint à fresque sur la façade des scènes mythologiques avec un Neptune, des chevaux marins et des enroulements de feuilles d'acanthé de la plus grande richesse. »



Collège de la Trinité : décor de la 2e façade de la cour intérieure.
Dessin attribué à Pierre-Paul Sevin, 1663

palais italiens du XVI^e siècle. Les travaux seront réalisés par le peintre Pierre-Paul Sevin en 1662. L'année suivante le père Ménéstrier en publiera la description dans un ouvrage intitulé *Le Temple de la Sagesse ouvert à tous les peuples*. Un décor monumental, en trompe-l'œil, occupait les 5 étages des façades de la cour : « au rez-de-chaussée les emblèmes célébrant les vertus du travail, au premier étage figurent les représentations des nations du monde et des bustes de saints ou d'évêques morts à Lyon, tandis qu'au-dessus des fenêtres, apparaissent des scènes d'histoire de la ville ou des jésuites, au deuxième étage se développent les figures allégoriques des Sciences et des Arts (Grammaire, Érudition, Poésie, Rhétorique, Géométrie, Physique, Morale, Astronomie, etc.). Aux 3^e et 4^e étages se développent des motifs décoratifs : panneaux de faux marbre, festons, cadrans solaires¹⁰ ». Créé au XVI^e siècle par le consulat, dans une « grange » achetée à la confrérie laïque de la Trinité, le collège a été réédifié de 1607 à 1619, puis restauré en 1743. Dès 1741, André Clapasson¹¹ signale que la fresque est très dégradée. Les restes en seront définitivement effacés lors de la restauration de 1860. Sans doute bien d'autres façades ont été peintes à cette période, comme par exemple la grande galerie extérieure du château de la Duchère, décorée par Daniel Sarabat (1666-1748).

AM Lyon-17 Fi 126

Mais les façades peintes qu'on connaît le mieux sont celles de la cour principale du collège de la Trinité. Le père Ménéstrier avait imaginé un programme iconographique très pédagogique pour les élèves et les visiteurs, à la manière des grands décors des cours intérieures des

Ne peut-on voir dans ces premiers essais, les prémises de l'engouement que les Lyonnais éprouvent de nos jours pour leurs murs peints ?

.....
On peut encore voir à Lyon les scènes mythologiques peintes par Daniel Sarabat, dans la première moitié du XVIII^e siècle, au plafond de la magnifique cage d'escalier, 4 place Le Viste et dans les salons de l'ancien Hôtel de l'Europe, 1 rue Colonel-Chambonnet.
.....

⁷ États des recherches sur les décors peints dans la région lyonnaise du XVI^e au XVIII^e siècle par Marie-Félicie Perez en collaboration avec Sylvie Piloix et Henriette Pommier dans cahier n°5 - 1979 - Travaux de l'Institut de l'Histoire de l'art de Lyon .

⁸ Surnom de Bernard Salomon, circa 1505-1561.

⁹ Jacques Stella (1596-1657) et son père François (1563-1605) furent des peintres reconnus.

¹⁰ Cahiers de l'Art n°7 (1979), étude de Damien Chantrenne, reprise sur le site de l'Inventaire Général du Patrimoine Culturel Rhône-Alpes.

¹¹ André Clapasson, avocat, publie en 1741 une *Description de la Ville de Lyon*, premier véritable guide touristique de la ville.

AU XVIII^e SIÈCLE **LYON DESSERRE SON CORSET**

Au siècle des Lumières, le défi majeur du consulat est l'extension de la ville devenue trop petite pour sa population. À cette époque, les grandes agglomérations élargissent leur emprise en repoussant par cercles concentriques les limites qui les enfermaient. À Lyon, le problème est différent. La ville ne peut croître que de l'ouest vers l'est, mais le Rhône, fleuve difficile à maîtriser, reste un obstacle longtemps infranchissable sauf par le vieux pont de la Guillotière.

Des remparts aux quais

L'aménagement des quais du Rhône est cependant la solution retenue par le consulat. En 1740, il confie le soin de relever ce défi à un jeune architecte de 28 ans : **Jean-Germain Soufflot**.

La création de quelques nouveaux quartiers avait été rendue possible grâce au reflux des congrégations religieuses. Certaines rencontraient des difficultés financières qui les obligeaient à vendre une partie de leurs réserves foncières. Ce fut le cas, entre autres, pour l'abbaye d'Ainay, pour les Célestins, et même pour les Dames de Saint-Pierre qui cédèrent des terres de médiocre qualité

leur appartenant au quartier Saint-Clair. Il fallut les assécher avant qu'elles ne puissent être loties par Morand et Soufflot. Mais ce n'était pas suffisant ! Le consulat et les élites de la ville, s'appuyant sur les avancées techniques et scientifiques du siècle¹², souhaitaient un réaménagement complet et ambitieux de la rive droite du Rhône. Cela allait de pair avec la destruction des anciens remparts devenus inutiles. La construction, à leur emplacement, d'une nouvelle digue permettrait de créer une chaussée de circulation et de doter l'Hôtel-Dieu d'une façade monumentale.

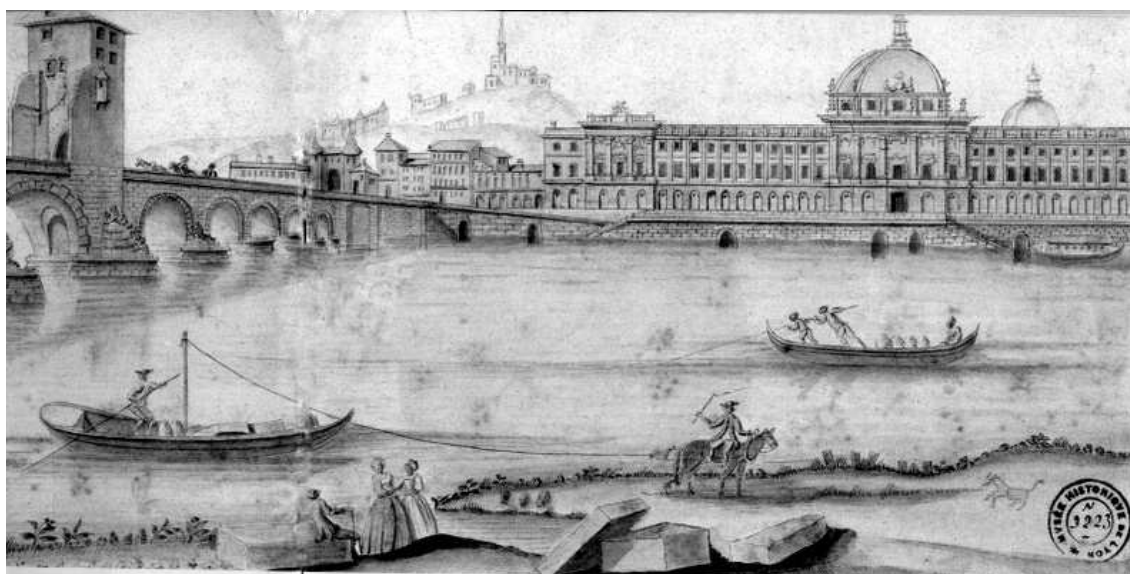
L'Hôtel-Dieu, fierté de la ville

Les hôpitaux de la ville ne dépendaient qu'indirectement du consulat, mais c'étaient des établissements importants, marqueurs forts du paysage lyonnais. Les recteurs de l'Hôtel-Dieu avaient toujours été soucieux de la qualité de l'architecture de leur établissement. En 1743, ils écrivaient au roi : « *On a toujours recherché (dans les travaux) non seulement l'utilité et la solidité, mais encore le beau (...). Une autre raison pour faire la façade telle qu'on la présente, c'est que les nouveaux bâtiments seront exposés à la principale entrée de la ville de Lyon du côté du Dauphiné et seront aperçus de très loin : il est par conséquent à propos de les décorer* ¹³... »

C'était aussi l'avis du consulat, donateur de 10.000 livres pour la décoration et qui saisit l'opportunité de jumeler le projet avec celui de la création du quai. Soufflot proposa une solution en harmonie avec le site : une façade monumentale néo-

classique de plus de 300 mètres de long, sur deux niveaux, interrompue par un dôme central à quatre pans, permettant d'évacuer l'air vicié.

À la Révolution, les travaux n'étaient pas terminés. Pourtant, l'abbé Coyer, qui traversait Lyon en 1775, écrivait : « *Vous avez vu de beaux hôpitaux, celui de Lyon les efface tous ; on le prendrait pour le palais d'un roi par la beauté de l'architecture, par son étendue, par sa situation sur un beau quai* ¹⁴ (...) ».



L'Hôtel-Dieu après 1764

MHL Gadagne N 3223

¹² En 1747, création de l'École des Ponts et Chaussées.

¹³ et ¹⁴ Cité dans *Histoire de Lyon des origines à nos jours, l'époque moderne* (page 371).

Soufflot, Morand, Perrache : trois ambitions pour agrandir et embellir la ville

En 1764, l'ingénieur Jean-Antoine Morand présente son fameux plan circulaire qui prévoit l'urbanisation de la plaine des Brotteaux selon un schéma hippodamien ¹⁵ et en 1766, Antoine-Michel Perrache propose un ambitieux projet d'extension de la ville vers le sud en rattachant à la presqu'île les îlots instables du confluent. En 1771, Louis XV valide la construction de nouveaux

ponts sur le Rhône et l'endiguement des berges prévus par les deux ingénieurs. Tous ces projets ne furent pas faciles à mener à leur terme, mais il est certain que Soufflot (1713-1780), Morand (1727-1794) et Perrache (1736-1779) ont joué un rôle déterminant pour le développement de la ville, en proposant des solutions pour son expansion et son embellissement.



Jean-Germain Soufflot
par Louis-Michel Van Loo 1767

Musée du Louvre



Jean-Antoine Morand
Hommage à Morand, Lyon 1994

AM Lyon



Antoine-Michel Perrache
peint par sa sœur Marie-Anne

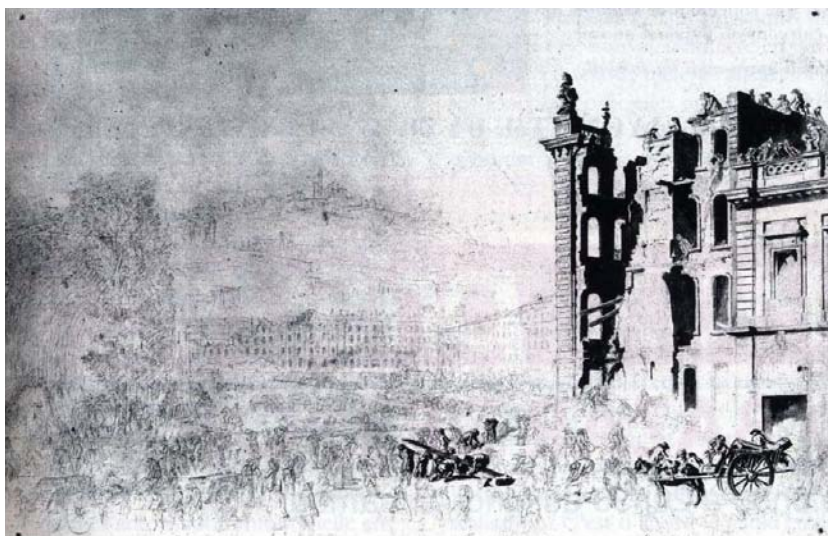
MHL Gadagne

LA RÉVOLUTION SE FAIT CONSERVATRICE ... DU PATRIMOINE

Le siège de Lyon par les armées de la Convention, d'août à octobre 1793, fut suivi d'une impitoyable répression. Il fallait anéantir la ville rebelle et punir ses habitants. La cité perdra son nom, le château de Pierre-Scize sera détruit, comme les maisons de la place Bellecour et d'autres sur les bords de Saône. En quatre mois, 2000 Lyonnais seront exécutés. Pourtant, alors qu'elle est responsable de tant de destructions et de massacres, c'est la Révolution qui initie une véritable politique de conservation du patrimoine. Après la nationalisation des biens de l'Église (1789) et la confiscation des propriétés de l'aristocratie (1792), le gouvernement en devient l'administrateur, et l'Assemblée Constituante crée, dès 1790, une « Commission des monuments » qui définit les premières instructions de conservation et d'inventaire.

C'est Roland de la Platière, originaire de Thizy dans le Rhône et ministre de l'Intérieur qui signa le 3 novembre 1792, la première circulaire en faveur de la conservation du patri-

moine. Utilisant pour la première fois le terme de « vandalisme », l'Abbé Grégoire défendit l'idée que « *le monument, document historique, appartient au Peuple français et l'État doit se porter garant pour que chacun puisse profiter de sa beauté et de son enseignement* ¹⁶. »



Démolition des façades de la place Bellecour

MHL Gadagne

¹⁵ Du nom d'Hippodamos de Milet, architecte grec du V^e siècle avant J.C., considéré comme l'un des pères de l'urbanisme. Ses plans d'aménagement étaient caractérisés par des rues rectilignes et larges se croisant à angle droit.

¹⁶ sources : *Sur les Traces de Mérimée*, Archives du Rhône (cf bibliographie)

AU XIX^e SIÈCLE, INVENTORIER ET RESTAURER

D'abord inventorier. Sous le Premier Empire, en 1810, une circulaire demande aux préfets d'établir un inventaire des monuments remarquables de leur région. Cette opération sera renouvelée avec plus de succès en 1819 sous Louis XVIII, mais c'est François Guizot, historien et ministre de l'Intérieur en 1830 qui engage une politique patrimoniale véritablement active.

Le monument devient historique

Guizot crée le poste d'inspecteur général des Monuments historiques. Le premier titulaire de la charge se nomme Ludovic Vitet. Sa famille est originaire de Lyon¹⁷. Malgré le soutien du roi et des préfets, sa tâche se révèle difficile face à des propriétaires récalcitrants. Il réclame une loi en faveur de la sauvegarde des monuments car écrit-il : « *si vous ne m'armez pas d'un petit bout de loi, d'ici dix ans il n'y aura plus un monument en France* ». Il démissionnera au bout de 4 ans mais il militera toute sa vie pour la protection du patrimoine. Son successeur deviendra célèbre. Il s'appelle Prosper Mérimée (1806-1870).

Celui-ci accepte volontiers ce poste qui, dit-il, « *convient à mon habitude du travail administratif, à mes goûts, à ma paresse, à mes idées de voyages*. » De 1834 à 1852, il va inlassablement parcourir la France : il examine, inspecte, rencontre les préfets, les maires, les archéologues, les architectes, il rédige des rapports et réclame des subventions, il publie des ouvrages sur les

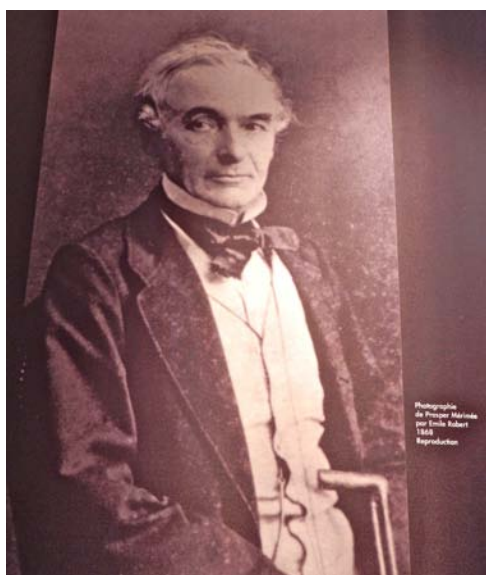
villes et les monuments visités, des essais sur l'architecture religieuse ou militaire au Moyen Âge. « *Mon métier est fatigant sans que cela paraisse. Tous les soirs je suis harassé* », écrit-il à son ami Édouard Grasset¹⁸. Avec la Commission des Monuments Historiques, il présente en 1840 au gouvernement, une liste de 1076 monuments dignes d'intérêt, à sauver.

Cependant, très vite il se rend compte que les architectes ne sont pas tous aptes à réaliser des restaurations. Tandis que Charles de Montalembert dénonce « *le vandalisme restaurateur* », Mérimée ose écrire : « *les réparateurs sont peut-être aussi dangereux que les destructeurs*. » Sous son influence, dès 1840, la Commission des Monuments Historiques décide de faire appel à des architectes choisis pour leur connaissance du Moyen Âge. Par son action, Prosper Mérimée a mis en place les fondements de la politique nationale de conservation des monuments historiques et les bases d'une déontologie de la restauration.

En 1840, la première liste des édifices de la région protégés au titre des monuments historiques, répertorie :

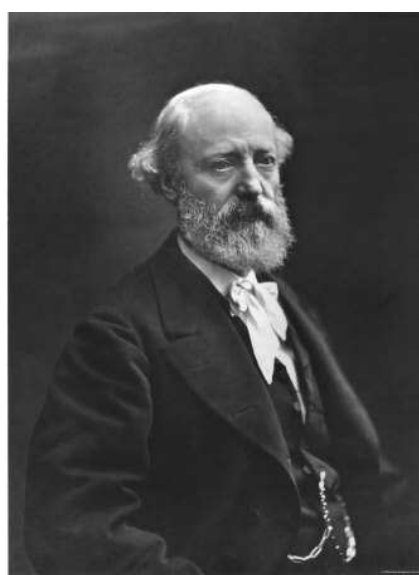
- à Lyon : les aqueducs antiques, l'église Saint-Paul, Saint-Martin d'Ainay, Saint-Nizier, Saint-Bonaventure,
- à Sainte-Colombe (St-Romain en Gal) : des fragments antiques,
- à Villefranche : l'église Notre-Dame des Marais.

La cathédrale Saint-Jean ne fait pas partie de cette première liste. Elle n'est classée monument historique qu'en 1862.



Portrait de Prosper Mérimée
par le photographe Émile Robert (1868)

Musée de Saint-Chef



Eugène Viollet-le-Duc, architecte,
photographié par Nadar

¹⁷ Louis Vitet fut maire de Lyon en 1790.

¹⁸ Sur les traces de Mérimée

La poésie romantique des ruines

Si les hommes politiques et l'administration se sont finalement mobilisés assez rapidement, c'est que dans la société civile s'est opérée une véritable prise de conscience en faveur du patrimoine. Dès la fin du XVIII^e siècle, les Anglais initient la mode du "Grand Tour", voyages de curiosité à travers l'Europe et au Proche-Orient. Cette expression sera à l'origine du mot "tourisme". Très vite des ouvrages spécialisés recommandent des itinéraires, indiquent des adresses et proposent des buts de visites, des sites et des monuments méritant le détour.

Des guides remarquables par la qualité de leurs illustrations, *Les Voyages Pittoresques*, vont connaître un très large succès. Ils présentent des monuments, des paysages, avec souvent des personnages mis en scène devant des ruines. Le premier *Voyage Pittoresque de la France* paraît en 1784. Il sera suivi entre 1818 et 1878 des 21 tomes des *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France* par Taylor et Nodier qui utilisent le procédé nouveau de la lithographie pour sensibiliser les lecteurs à la beauté ou à l'état de dégradation des monuments.

« Les monuments passent rapidement (...). Nous serons les derniers voyageurs dans les ruines de l'ancienne France qui auront bientôt cessé d'exister », déplore Charles Nodier.

Au début du XIX^e siècle, porté par les artistes, tant peintres qu'écrivains, le Romantisme, met en avant l'imagination, le sentiment, l'évasion et la nostalgie, en rupture

avec les thèmes progressistes du siècle des Lumières. La nature ou la promotion des héros de l'histoire de France sont leurs thèmes de prédilection. À Lyon, les peintres de l'École Troubadour, Pierre Révoil (1776-1824) et Fleury Richard (1777-1852) dont nous espérons voir bientôt restaurée la maison au n° 11 de la rue d'Algérie, sont les plus célèbres. Ils privilégient dans leurs œuvres la reconstitution de scènes historiques, ils représentent avec minutie les ruines antiques et les monuments médiévaux. Peut-être n'ont-ils pas évité la tentation de l'enjolivement, mais ils ont contribué à susciter un mouvement d'intérêt et un attachement envers notre patrimoine régional.



Aqueducs romains vus des hauteurs de Saint-Just, Michel Grobon (1806)

Musée des Beaux Arts de Lyon

Restaurer ou sauvegarder : telle est la question

Eugène-Emmanuel Viollet-le-Duc (1814-1879) est l'architecte dont les ouvrages tant théoriques que pratiques ont le plus influencé la restauration des monuments à l'époque de Prosper Mérimée. Alors qu'en Angleterre, c'est la consolidation sans modification du bâtiment qui prévaut, en France sous l'influence de Viollet-le-Duc, on choisit une restauration beaucoup plus interventionniste. Il s'agit de retrouver l'état d'origine, quand ce n'est pas un état idéal, en corrigeant les « imperfections », pour obtenir une construction-modèle emblématique d'un moment historique.

Prosper Mérimée s'élève souvent contre cet interventionnisme. Pour freiner « l'enthousiasme créatif » des architectes, la commission des Monuments Historiques ne distribue que parcimonieusement les subventions. Un de ses membres les plus éminents, qui siège à côté de Victor Hugo, Charles de Montalembert¹⁹, écrit comme une mise en garde « qu'il n'entraîne pas dans les vues du gouvernement de terminer tout ce qui était inachevé

dans les monuments du Moyen Âge, d'habiller de neuf toutes les vieilles cathédrales et de refaire toutes les façades. »

D'autres érudits s'élèvent aussi contre la destruction de l'histoire du monument : pour eux, les apports même incohérents de chaque époque doivent être conservés au nom de l'authenticité, et moins les édifices sont homogènes, plus ils sont passionnants et riches d'enseignements pour les archéologues et historiens.

Dans le département du Rhône et à Lyon, Viollet-le-Duc est très peu intervenu, et la Commission des Monuments Historiques a eu beaucoup de difficultés à imposer son contrôle, même sur les monuments classés. Toutes les restaurations seront faites par des architectes locaux, influencés par les théories dominantes de l'époque : restaurer c'est « embellir ». Il faudra attendre 1893 pour que les architectes des Monuments Historiques soient officiellement recrutés par concours.

¹⁹ auteur d'un célèbre article paru dans *La Revue des deux mondes* : *Du vandalisme en France*

LES ÉGLISES, OBJETS DE TOUS LES SOINS ?

Grâce aux textes qui nous sont parvenus nous avons conservé des indications précieuses sur les premières églises de Lyon construites dès l'Antiquité tardive ou le Haut Moyen Âge. Dans sa lettre de 469, Sidoine Apollinaire décrit la première église Saint-Jean dont le chantier vient de s'achever « *grâce au zèle de l'évêque Patiens* » Un siècle plus tard, Grégoire de Tours, neveu de l'évêque Nizier, fait la liste détaillée des lieux saints de la ville. Présent à Lyon à la fin du VIII^e siècle, l'évêque Leidrade envoie un rapport à Charlemagne où il énumère les édifices religieux qu'il a fait relever ou restaurer : la « *maxima ecclesia* » Saint-Jean, Saint-Étienne, Saint-Georges, Saint-Nizier, Saint-Paul, et Sainte-Marie (autre église du quartier Saint-Paul aussi connue sous le nom de Notre-Dame-de-la-Saône ou Saulnerie, aujourd'hui disparue) ainsi que l'abbaye de l'Île Barbe et celle des Dames de Saint-Pierre.

Exaltation de la foi et affirmation de la force du christianisme, toutes ces églises paléochrétiennes, sont reconstruites à partir du XII^e siècle, tandis qu'à la fin du Moyen Âge de nouveaux ordres religieux s'installent dans la presqu'île. Constructions et embellissements des édifices religieux continueront aux siècles suivants,

avec la coupure brutale de 1562, au moment de l'occupation protestante.

Au XIX^e siècle, les églises acquièrent un nouveau statut : c'est souvent autour d'elles que se constitue l'identité des différents quartiers, mais elles sont aussi les témoins de l'histoire collective des Lyonnais, et au-delà, le bien commun de la nation, de sa culture et de son histoire. À ce titre, elles doivent être sauvegardées. Elles deviennent patrimoine national et Monuments Historiques. Mais en cette période de renouveau de la ferveur religieuse, le clergé enclin à la surenchère ornementale, fait pression sur les architectes pour que les églises restaurées ou nouvellement construites se fassent remarquer par leur éclat, afin d'accompagner la dévotion des fidèles.

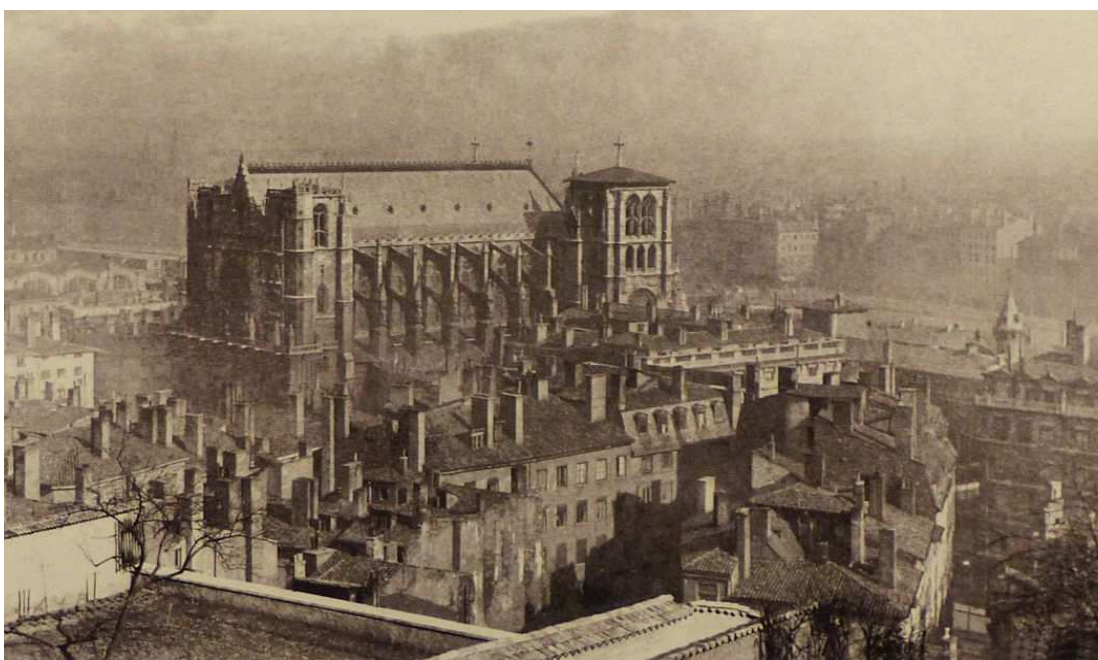
« Ainsi les trois acteurs principaux que sont le clergé, l'architecte et la municipalité, sont favorables à une intervention oscillant entre achèvement, embellissement, correction et création sur les parties les plus visibles. Pour rester libres dans leur choix, tous se sont entendus pour exclure les architectes parisiens (...) ».

(N. Mathian – *Sur les traces de Mérimée*)

Cathédrale Saint-Jean

La 1^{ère} église Saint-Jean, dédiée sous le vocable très probable de Saint-Étienne en 469, reconstruite à partir du XII^e siècle, ne semble pas au XIX^e « assez gothique ». Pour obtenir ce résultat, l'architecte Tony Desjardins, après avoir envisagé de construire des flèches sur

les tours qui flanquent le chevet, choisira finalement de rehausser le toit au niveau du pignon triangulaire de la façade. Ce toit très pentu fera polémique de 1890 à 1941, date à laquelle Jean Gélis, architecte des Monuments Historiques, rétablira la toiture dans sa forme d'origine.



La cathédrale Saint-Jean

Photo : Félix Thiollier 1890 (domaine public)

AVANT ... ET APRÈS RESTAURATION

L'église Saint-Nizier



Saint-Nizier en 1824
lithographie de C. Constans

Archives du Rhône 3J A 84



Saint-Nizier après 1845
Carte postale

BM Lyon / B01CP 69 000 000 387

Reconstruite au début du XV^e et à la fin du XVI^e siècle, l'église Saint-Nizier présentait un mélange de styles jugé désagréable au XIX^e. En 1845, l'architecte Claude-Anthelme Benoît propose le projet d'une seconde flèche en pierre et d'un fronton triangulaire avec une vierge de Jean-Marie Bonnassieux. Le portail Renaissance faillit être détruit.

L'église Saint-Bonaventure



Saint-Bonaventure en 1856

BM Lyon, Fonds Sylvestre-photo de Louis Froissard,
P0546 S 19314



Saint-Bonaventure après restauration

BM Lyon, Fonds cartes postales,
B01CP69000 000609

Les frères Cordeliers, ordre mendiant, refusaient le luxe dans leurs établissements religieux. À la suite des travaux de rénovation du centre-ville, Claude-Anthelme Benoît choisit de la rendre digne de son nouvel environnement.

L'église Saint-Martin d'Ainay



Saint-Martin d'Ainay avant rénovation
aquarelle de René Dardel (1829)

AM Lyon 3PH 25262, crédit photo : Jacques Gastineau



Saint-Martin d'Ainay après rénovation

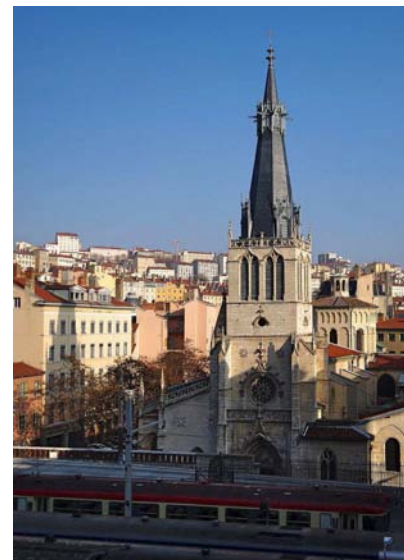
Saint-Martin d'Ainay, reconstruite au XI^e et XII^e siècles, est la plus prestigieuse des églises lyonnaises. Jean Pollet, au XIX^e siècle l'agrandit en transformant les annexes latérales en chapelles ouvrant par deux porches. Ses interventions à l'intérieur feront disparaître les parties les plus anciennes au profit d'aménagements en vogue au XIX^e.

L'église Saint-Paul



Saint-Paul avant rénovation

BM Lyon, Fonds Sylvestre P0546 S 199



Saint-Paul et son clocher néogothique
édifié au XIX^e siècle

Lorsque Prosper Mérimée visite l'église Saint-Paul dans les années 1835, son jugement sur les interventions faites entre 1778 et 1784 par l'architecte Cyr Décénice, est sévère. Qualifiées de vandalisme « extraordinaire », il pense qu'il vaut mieux la démolir car « dans l'état où on l'a mise, elle ne peut guère inspirer de regrets, c'est comme un malade désespéré dont la mort doit terminer la douloureuse agonie »*. Ce n'était pas la première fois qu'un rapport aussi alarmant était fait. Le 27 mars 1648, des experts estiment que l'église Saint-Paul est dans un « péril esminent et que ceux qui font office et assistent au service divin dans icelle sont en danger d'être enveloppés dans les ruynes ».**

* sources : *Sur les traces de Mérimée*

** cité dans *Quartier Saint-Paul Lyon* par Bobichon, Chopin, Le Guern, Macabéo, Reveyron, Vanario

Lyon, la mal aimée

Lorsqu'on se promène aujourd'hui dans la Presqu'île, on a peine à imaginer l'impression d'insécurité et d'insalubrité que ressentait les visiteurs au XIX^e siècle. Ainsi le préfet René des Brosses, en 1823, apprenant sa nomination à Lyon, écrit au ministre de l'Intérieur : « *Je dois regarder comme un malheur réel d'être appelé à une préfecture devenue par une série de mesures incertaines et contradictoires la plus difficile du royaume* » et une fois sur place, à sa famille : « *Jamais je n'ai vu de cloaque pareil à cette ville-là, et les maisons n'y sont guère plus propres que les rues.* »

On connaît l'hostilité de Stendhal, et ses opinions abruptes : « *Lyon est le pays de la boue noire et des brouillards épais.* »

De passage à Lyon en 1845, Charles Dickens est effaré : « *Quelle ville est Lyon (...). Les deux grandes rives à travers lesquelles coulent les deux grands fleuves de Lyon et toutes les petites rues qui y cherchent une issue étaient brûlantes comme des ventouses, étouffantes, puantes, hideuses (...), les maisons hautes et vastes, sales à l'excès, pourries comme de vieux fromages et aussi peuplées (...). L'effet en fut si désagréable à mes yeux, mes oreilles et mon odorat que je ferai un détour plutôt que de rencontrer encore Lyon sur ma route.* »

L'architecte lyonnais Pierre Martin, en 1841, décrit « *une population dégradée par la misère, l'insalubrité et le vice, ce qui fait fuir les classes aisées vers Saint-Clair, aux Célestins, et autour de la place Bellecour.* »

On ne doit pas oublier que cette première moitié du XIX^e siècle à Lyon a vu la naissance des révoltes ouvrières : Flora Tristan (1803-1844) femme de lettres, militante socialiste et féministe de la première heure, dans son ouvrage *État actuel de la classe ouvrière sous l'aspect moral, intellectuel, matériel* raconte sa découverte de Lyon le 2 mai 1844 :

« *... Lyon ressemble beaucoup aux villes anglaises : les trottoirs de moins, la propreté de moins, la largeur des rues de moins, et le confort de moins (...). L'atmosphère de ces petites rues froides, humides, boueuses, sombres, jette du froid dans mon âme – Ici lorsqu'on veut voir le ciel, il faut s'arrêter dans la rue, lever la tête pour apercevoir un bout de ciel bleu entre deux hautes murailles. On se croit enfermé dans une prison* ».

La régénération du centre-ville

Les mesures d'urbanisme prises depuis le début du siècle montraient leurs limites. La construction de quais et de ponts, l'édification d'un nouveau palais de justice, l'obligation pour les acquéreurs d'ouvrir des rues dans les anciens clos religieux pour les lotir, la suppression des cimetières et le dégagement des églises, l'urbanisation de secteurs comme Perrache, l'apparition d'immeubles répondant aux nouvelles normes de confort et d'hygiène de la société bourgeoise, tout cela ne faisait que rendre plus criant l'aspect dégradé du centre-ville.

Grâce à de nouvelles lois sur l'expropriation et l'élargissement des rues, le percement de grandes artères à travers l'inextricable tissu de l'habitat urbain devient possible. Dès le début des années 1850, on détruit 169 maisons pour créer la rue Centrale (actuelles rues de Brest et Chenavard). Une large artère commerçante bordée d'immeubles modernes selon les normes du temps, relie désormais le quartier de Saint-Nizier à la place des Jacobins où se trouve la préfecture. Le succès est immense.



L'hôtel de la Préfecture du Rhône
aménagé en 1821-1826 par
A.M. Chenavard à l'emplacement
de l'ancien couvent des Jacobins

BM Lyon, Fonds Sylvestre,
photo Louis Froissard, P0546 S 123

Les entrepreneurs-architectes **Benoît Poncet** et **Amédée Savoye** privilégient pour les façades, un programme décoratif d'une très grande richesse « *de stucs agrafés, de pilastres, de cannelures, de grotesques, de médaillons de bustes saillants, de rinceaux, de cartouches, de coquilles, de frises d'arcatures, de modillons ou encore de losanges rappelant l'école de Fontainebleau (...). Les fers forgés végétalistes et les moulures en arabesques adoucissent les façades et les personnalisent (...). Les chambranles des baies, les lambrequins et les consoles*

pective de Bellecour à l'Opéra : une voie de 22 mètres de large, bordée de grands immeubles (quatre étages plus un niveau de service), avec une harmonisation des hauteurs et du fenestrage et des angles à pans coupés au croisement des rues.

Si le plan est de René Dardel, architecte en chef de la ville, la réalisation sera confiée à un organisme créé pour la circonstance : la Société Immobilière de la Rue Impériale, placée sous la direction de Benoît Poncet. Ce

dernier va s'entourer de nombreux jeunes architectes libres de proposer aux futurs propriétaires une gamme infinie d'ornementation, comme pour la rue Centrale.

Des architectes comme Frédéric Giniez, Tony Desjardins, Abraham Hirsch ou Ferdinand Barqui construiront partout dans le centre-ville des édifices d'une grande liberté décorative tout en conservant une homogénéité de style. Pierre-Marie Bossan mêlant inspiration néogothique, byzantine et vénitienne, inscrit dans le paysage lyonnais l'église Saint-Georges, quelques immeubles atypiques (la maison Blanchon quai Fulchiron, l'immeuble Borel place des Jacobins) et la silhouette de la basilique de Fourvière. Cette expressivité architecturale et sa diversité constituent aujourd'hui, un des charmes de Lyon et l'une des premières richesses de son patrimoine.



Percement de la rue Impériale

AM Lyon, 1 PH 202

ou garde-corps des balcons sont généreusement dotés de volutes et de motifs floraux ».

Et Nicolas-Bruno Jacquet de conclure ainsi dans son ouvrage *Façades lyonnaises* : « *L'architecture luxuriante de Benoît Poncet tranche sur l'austérité du goût antique et révèle l'optimisme, le bonheur de vivre de la bourgeoisie sous la Monarchie de Juillet.* »

Le mouvement s'accélère à partir de 1852-1853, après le rattachement des communes limitrophes de La Guillotière, Vaise et Croix-Rousse, et la nomination du préfet Claude-Marius Vaisse. De grands projets vont définitivement métamorphoser la topographie et le visage de la Presqu'île. Entre 1854 et 1856, 279 immeubles sont à leur tour abattus pour réaliser le percement de la rue Impériale (actuelle rue de la République). Il s'agit d'ouvrir une magnifique pers-



La Place Impériale rénovée, en 1863

BM Lyon, Fonds Sylvestre P0 546 5417

Hier et aujourd'hui, des voix dissonantes

La deuxième moitié du XIX^e siècle verra l'ouverture d'innombrables chantiers : la percée de la rue de l'Impératrice (actuelle rue Édouard-Herriot), l'arrivée du chemin de fer, la création des gares de Perrache et Saint-Paul, la construction du Palais du Commerce, de l'hôpital et du boulevard de la Croix-Rousse, l'aménagement du parc de la Tête d'Or, la création du quai Claude-Bernard, des universités, de la préfecture et l'apparition de nombreuses places. L'éclairage urbain et la distribution d'eau potable se généralisent. La liste serait longue de ces bouleversements qui ont modifié la configuration de la ville et apporté un plus grand confort de vie quotidienne aux Lyonnais, du moins pour certains d'entre eux.

Pourtant, quelques personnalités s'inquiètent de ces destructions. Camille Martin-Daussigny, conservateur du Musée archéologique demande que des inscriptions venant d'églises détruites, soient au même titre que les pierres antiques, transportées au Palais Saint-Pierre pour y être sauvegardées. Directeur de *La Revue du Lyonnais*, Aimé Vingtrimier insiste sur la nécessité de photographier les monuments menacés de destruction et « de prendre des estampages des inscriptions. »

« La Perte et la Mémoire »

Dans leur récent et remarquable ouvrage *La Perte et la Mémoire*, Patrice Béghain et Michel Kneubühler constatent, chapitre 3 : « *Dessins, lithographies, transferts des vestiges au musée, tel est, en ces années 1860, à Lyon, le destin de la ville ancienne.* ». Ils notent « *l'indifférence largement partagée dans laquelle s'accomplit cette mutation violente* », « *ce cataclysme patrimonial aujourd'hui peu concevable* », et ils l'expliquent ainsi : « *cette attitude relève en fait du même processus qui est encore largement à l'œuvre actuellement en matière environnementale : la priorité donnée au développement à court terme et la soumission aux intérêts économiques dominants, dans ce cas précis à la spéculation foncière, source importante d'accumulation du capital à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle* ».



Le chantier de construction de la gare Saint-Paul en 1873

BM Lyon, Fonds Sylvestre P0546 S 213



Construction du nouveau pont du Change en 1846.
La maison Saint-Oyen sur trompe n'est pas encore détruite,
et l'église St-Nizier n'a toujours qu'une flèche.

BM Lyon, Fonds Sylvestre P0546 S 218



Destruction de l'hôpital de la Quarantine en 1896

BM Lyon, Fonds Sylvestre P0546 S 22

PREMIÈRE MOITIÉ DU XX^e SIÈCLE : HYGIÈNE, MODERNITÉ ET RETOUR À L'ANTIQUITÉ

Pendant la première moitié du XX^e siècle, deux maires, Victor Augagneur (de 1900 à 1905) et Édouard Herriot (de 1905 à 1957), mettent en œuvre une politique municipale interventionniste, résolument tournée vers une modernisation de la ville. En 1909, à la suite de la tenue à Lyon de l'exposition internationale sur l'Hygiène Sociale, une commission municipale élabore un plan d'extension et d'embellissement. Édouard Herriot s'entoure de spécialistes des théories hygiénistes comme Jules Courmont ou d'architectes, aux conceptions novatrices, tel Tony Garnier.

Tony Garnier et les autres

Ce dernier développe à Lyon l'esthétique avant-gardiste des constructions en béton brut qui, associé au métal et au verre, favorise l'émergence d'un art de bâtir industriel au service de la fonctionnalité du bâtiment.

Ses réalisations les plus importantes sont bien identifiables et suscitent toujours l'intérêt du visiteur : grande halle des abattoirs de la Mouche, stade de Gerland, hôpital Grange Blanche (Édouard-Herriot), école de Tissage (lycée la Martinière-Diderot), et bien sûr, le quartier d'habitation des États-Unis, dans le 8^e arrondissement. Les murs pignons de ces immeubles sont aujourd'hui les supports de fresques dont plusieurs sont consacrées à sa grande utopie de la Cité Industrielle : elles constituent un des centres d'intérêt majeur du Musée Urbain Tony Garnier.

Mais dans l'entre-deux-guerres, d'autres architectes moins connus construiront des immeubles ou des équipements publics à l'esthétique résolument moderniste : les pavillons de la Foire Internationale, par Charles Meysson (détruits dans les années 1990) ; le théâtre de la Croix-Rousse et le grand Hôtel des Postes de Michel Roux-Spitz ; le Palais de Flore (boulevard Jules-Favre) de Clément Laval, qui, avec ses 40 mètres sera un temps le plus haut de France ; le garage Citroën de Maurice-Jacques Ravazé rue de Marseille, qui arbore encore son enseigne même s'il porte désormais un nom anglo-saxon, sans doute pour faire plus « contemporain » ; le cinéma Pathé d'Eugène Chirié, rue de la République ; l'église Saint-Antoine de Gerland de l'architecte Bonnamour. La liste complète en serait très longue.

Coups de frein aux destructions

Cette modernisation à marche forcée ne se fait pas sans résistance lorsqu'elle entraîne la disparition de bâtiments ancrés dans l'histoire locale et chargés de valeur affective pour beaucoup de Lyonnais. Le clocher préservé de l'ancienne chapelle de l'hôpital de la Charité, place Antonin-Poncet, en est encore aujourd'hui le témoin, malgré concession du pouvoir municipal aux vives oppositions soulevées par le projet de destruction totale de l'hôpital²⁰.

Quand en 1930 se produit la catastrophe de la rue Tramassac, où l'éboulement d'un pan de la colline de Fourvière entraîne la mort de 40 personnes, Édouard Herriot veut en finir avec ce quartier insalubre, qu'il qualifie de « ramassis de taudis juste bon pour l'équarrisseur ». Les projets pour remplacer ces « taudis » se multiplient : on envisage un temps la construction d'un marché-gare, mais en 1937, le choix de la municipalité se porte sur le projet de Robert Giroud²¹ : face à la cathédrale Saint-Jean, il est prévu de créer une vaste esplanade bordée d'immeubles modernes et ornée d'une fontaine monumentale. Le projet sera arrêté in extremis en juillet 1937 par la publication de 92 arrêtés de protec-

tion d'immeubles du quartier Saint-Jean pris par le ministère de l'Éducation Nationale et des Beaux-Arts au titre des Monuments Historiques, suite aux interventions du préfet du Rhône Émile Bollaert, ancien directeur du Musée des Beaux-Arts et de l'architecte en chef des Monuments Historiques Paul Gelis.

L'émoi municipal sera fort et le quotidien *Le Progrès* défendra les positions de la municipalité dans un article se concluant ainsi : « *Il s'agit au fond de savoir si, avec les Monuments Historiques, l'on entend faire de Saint-Jean un quartier de curiosité, propre à attirer quelques amateurs de vieilleseries ou si, avec la municipalité, l'on veut faire œuvre d'urbanisme, d'hygiène, de propreté élémentaire. Les maisons meurent comme les hommes, et il n'est au pouvoir de personne, même de la Commission des Monuments Historiques, de les rendre éternelles. Une ville, une grande ville comme Lyon, n'est ni un dépôt d'antiquailles, ni un étalage de bric-à-brac*²² ».

Sans doute brouillés par un relent de la vieille méfiance de Lyon vis-vis de la Capitale, les enjeux de la sauvegarde du patrimoine peinaient à devenir populaires.

²⁰ L'ancien hôpital de la Charité a été détruit en 1933-34. À son emplacement se trouve aujourd'hui l'Hôtel des Postes conçu par l'architecte Michel Roux-Spitz

²¹ Voir illustration page 24.

²² Cité dans l'ouvrage *La Perte et la Mémoire*

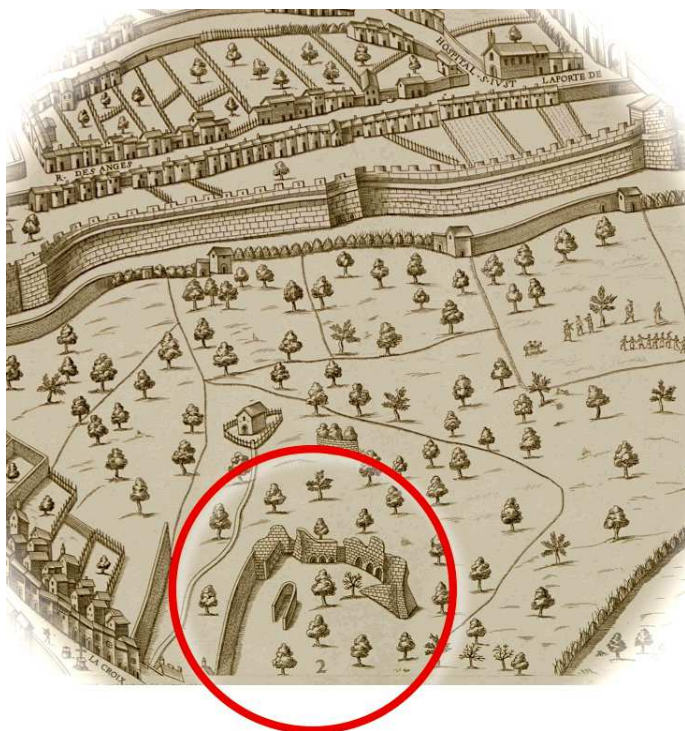
REVENIR À LUGDUNUM

Lugdunum s'est développé à l'emplacement d'un oppidum celtique dont on a retrouvé, en 2014, un fragment du mur d'enceinte place de l'Abbé-Larue. Les Romains en feront d'abord un avant-poste au nord de la province Narbonnaise à la frontière de la « Gaule chevelue », puis un carrefour commercial, routier et fluvial, et rapidement une capitale administrative, politique et religieuse. Ils doteront la ville d'une parure de monuments, temples, forum, théâtres, thermes, cirque, moyens d'affirmer leur puissance politique et de convertir la population locale à leur mode de vie.

Théâtre ou amphithéâtre ?

Depuis la fin du XIX^e siècle, la localisation des grands édifices romains passionnait les chercheurs lyonnais. Malgré les relevés de l'historien André Steyert en 1887, confirmés par ceux de l'archéologue Rogatien Le Nail (1914) qui avaient identifié la présence d'un théâtre à Fourvière, la communauté catholique y situait généralement l'amphithéâtre où s'était déroulé le martyre des premiers chrétiens de Lugdunum en 177, haut-lieu du christianisme naissant. En apprenant que des fouilles « privées » menées dans un clos religieux avaient révélé des structures antiques importantes, Édouard Herriot entreprit en 1933 de municipaliser le site et de poursui-

vre les recherches à une vaste échelle, selon une méthodologie scientifique. Très vite, on eut la certitude que ce n'était pas l'amphithéâtre que l'on venait de découvrir et non pas un mais deux édifices : un théâtre et un odéon. Il fut décidé de les dégager entièrement. Le chantier durera 50 ans. Ainsi 2000 ans plus tard, le théâtre et l'odéon antiques ont retrouvé leur fonction première de lieu de spectacles. Quant à l'amphithéâtre, il faudra attendre 1958 pour qu'un sondage au flanc de la Croix-Rousse permette de lever définitivement les doutes sur sa localisation.



Extrait du plan scénographique de Lyon vers 1550, fac-similé
Vestiges de l'odéon

AM Lyon, 2SAT 6

Lyon, ville pionnière de l'archéologie préventive

Lors des travaux qui bouleversèrent la ville de Lyon pendant des décennies, des vestiges gallo-romains étaient fréquemment découverts, mais souvent abandonnés à la destruction. Des pertes irréremédiables eurent lieu, comme à Bellecour, Choulans ou sur le plateau de la Sarra. En réaction à cette situation, à la fin des années 1960, avec le soutien d'une partie de l'opinion publique, de jeunes chercheurs réalisèrent les premières fouilles de sauvetage : les Hauts de Saint-Just, la rue des Farges, le clos dit du Verbe-Incarné, furent étudiés. Ces fouilles feront de Lyon une ville pionnière de l'archéologie préventive. En 1980, la première en France, la ville se dotera du premier plan d'occupation des sols à clauses archéologiques.

Embellir pour se faire élire

L'embellissement de la ville n'était pas seulement le fait de l'empereur, des membres de sa famille ou du gouverneur romain. Il était aussi l'œuvre de notables ou de commerçants enrichis par leur négoce ayant à cœur de soigner leur popularité pour s'élever dans la hiérarchie sociale.

On a ainsi retrouvé une inscription dédicatoire à l'empe-

reur Tibère par Caius Julius Rufus, de la cité des Santons (Saintes en Charente), prêtre de Rome et d'Auguste, qui fit construire à ses frais, associé à son fils et son petit-fils, l'amphithéâtre et le podium. Cet amphithéâtre sera à son tour agrandi par l'ajout d'une rangée de gradins, entre 130 et 136, par Caius Julius Celsus, procurateur de la Lyonnaise et de l'Aquitaine.

L'armée et un filet à la rescousse de l'aqueduc du Gier

Avec son parement réticulé, ses 86 kilomètres et ses 4 siphons, l'aqueduc du Gier était l'un des plus remarquables du monde romain. On en voit des restes dans l'enceinte du fort de Saint-Irénée. C'est l'armée, qui pendant son occupation du site de 1844 à 1920, a sauvé ces vestiges de la ruine en renforçant par une assise en béton la

base de la pile du réservoir de chasse. Fragilisé par endroit par le développement d'une végétation envahissante, l'aqueduc a été récemment emmaillotté d'un filet de protection. Dans l'attente d'une sauvegarde qu'on espère plus pérenne ?

À la recherche du sanctuaire des Trois Gaules

Le 1^{er} août de l'an 12 avant J.C., Drusus, légat de Rome en Gaule, père du futur empereur Claude, inaugure en présence des notables de la Gaule, un temple dédié à Rome et à Auguste, orné de soixante statues, représentant chacune des tribus gauloises honorées²³. Jusqu'au milieu du III^e siècle, les délégués de ces peuples se réuniront chaque année, dans ce sanctuaire fédéral des Trois Gaules situé au bas de la pente méridionale de la Croix-Rousse, à proximité de l'amphithéâtre. D'une scénographie soignée, le temple était parfaitement visible de la presqu'île et de Lugdunum. On en a une description due au géographe grec Strabon et une représentation sur le revers de monnaies frappées alors à Lugdunum. Une statue repêchée dans la Saône, représentant vraisemblablement une des Victoires qui surmontaient

les colonnes encadrant l'autel, est conservée au musée gallo-romain.

Les historiens ne sont pas d'accord sur l'emplacement du sanctuaire. Le consensus est plus large pour admettre que les deux colonnes de 14 mètres qui portaient les Victoires, sciées en leur milieu, ont été réemployées pour soutenir la coupole de la basilique d'Ainay. Bien des mystères entourent encore ce sanctuaire. Le talent de dessinateur de l'archéologue Jean-Claude Golvin nous en propose une évocation frappante. Pourrait-on un jour le visiter virtuellement, se rendre aux thermes tant appréciés des gallo-romains et déambuler dans Lugdunum, comme on se promène aujourd'hui dans les rues de Lyon en 1700²⁴ ?



L'Autel des Trois Gaules et l'Amphithéâtre de Lyon. Aquarelle de Jean-Claude Golvin.

Musée départemental Arles Antique. © Éditions France

²³ Selon certains historiens, Drusus aurait décidé la construction de ce temple pour calmer la « grogne » des Gaulois opposés à un recensement (en vue de lever de nouveaux impôts), qu'il avait ordonné.

²⁴ Voir les sites Internet « Lyon en 1700 » <http://lyon-en-1700.blogspot.fr/> et <http://jeanclaudegolvin.com/gallery-fullscreen> qui permettent une promenade virtuelle dans le passé de Lyon et dans le monde antique.

APRÈS GUERRE

L'éveil d'une conscience patrimoniale

La guerre de 1939-1945 bouleverse les priorités des interventions de la municipalité. Le temps des grands chantiers semble révolu. C'est l'heure de la reconstruction. Mais en 1957, avec l'élection du nouveau maire Louis Pradel – grand admirateur du préfet Vaïsse et de la ville de Los Angeles, surnommé « Zizi-béton » par ses détracteurs – les luttes pour imposer la sauvegarde des quartiers historiques reprennent. Si elles furent gagnées à Saint-Jean où le projet d'un boulevard urbain reliant les hauts de Fourvière au pont Maréchal-Juin surdimensionné sera abandonné, elles ne parviendront pas à sauver l'intégralité de la rue Mercière. L'échec à Saint-Jean ne découragea pas le maire qui déclara en

1971 : « nous avons dans cette ville des quartiers à abattre », et il regarda du côté de La Grande Côte. La mobilisation de l'opinion n'empêcha pas l'œuvre des bulldozers. Pourtant le mouvement en faveur de la sauvegarde du patrimoine était en marche.

Des mandats de Louis Pradel, on peut également retenir la construction du toujours très controversé Centre d'échanges de Perrache conçu par l'architecte René Gagès, ainsi que la création des deux premières lignes de métro, et celle du Centre Directionnel régional de la Part-Dieu avec l'apparition de la première tour dans le ciel de Lyon.



Projet d'aménagement de la place Saint-Jean dans les années 1930.

Société Académique d'Architecture de Lyon.

Le temps des associations

1946 : fondation de Renaissance du Vieux-Lyon

Dès octobre 1946, François Palasse, un professeur du groupe scolaire catholique des Lazaristes, fonde l'Association Renaissance du Vieux Lyon (RVL). Elle connaît en 1958 un apport important de nouveaux membres venus du syndicat d'initiative, de la Jeune Chambre Économique, et des habitants du quartier. Grâce à l'action de RVL, le « Vieux Lyon » deviendra le premier site urbain classé secteur sauvegardé de France, en bénéficiant de la loi André Malraux du 4 Août 1962.

C'est lors du 50^e anniversaire de la création de Renaissance du Vieux Lyon, en 1996, que fut lancée, au cours

d'une assemblée générale tenue à l'Hôtel de Ville, la candidature du site historique de Lyon pour une inscription au Patrimoine Mondial de l'Unesco. Celle-ci fut accordée le 5 décembre 1998 : la France étonnée découvrit que Lyon n'était pas seulement une cité industrielle célèbre pour ses embouteillages lors des migrations estivales.

De nombreuses associations se sont créées depuis lors autour de la défense d'un quartier ou d'un site, de la sauvegarde d'un monument, de la découverte du patrimoine et de l'histoire de la ville.

1975 : naissance de SEL

En 1975, suite aux menaces que faisait peser un groupe de promoteurs immobiliers sur les vestiges des thermes romains découverts rue des Farges, un collectif de juristes se réunit et créa, pour obtenir la préservation de ces vestiges, l'association *Sauvegarde et Embellissement de Lyon*. SEL eut gain de cause et n'hésita pas à retourner devant les tribunaux pour obtenir le maintien à Lyon de la statue *L'homme de la Liberté* du sculpteur César. L'association a aujourd'hui quarante ans, l'âge de la maturité. Elle compte 300 adhérents. Outre ses actions de vigilance en faveur de la défense du patrimoine lyonnais, elle organise des conférences, des groupes de recherches sur l'histoire d'un quartier ou d'un site et propose des balades-découvertes dans la ville. Elle publie régulièrement un bulletin envoyé aux adhérents et à de nombreux décideurs lyonnais pour les sensibiliser aux problématiques patrimoniales.

La ville s'ouvre à l'art contemporain

En 1978, eut lieu à Lyon, à l'initiative de la municipalité un événement considéré aujourd'hui comme fondateur : le premier Symposium de sculptures. Les œuvres d'artistes régionaux, nationaux ou venus de Suisse, furent exposées dans l'espace public, particulièrement dans le nouveau quartier de la Part-Dieu, pour y attirer les Lyonnais plutôt réservés face à un style d'architecture jugé « brutal ». L'événement permit à la population de se familiariser avec l'art contemporain, proposé en libre accès. Ce fut un succès.

En 1980, pour la deuxième édition, les œuvres furent exposées dans tous les quartiers de la ville. La municipalité en acheta certaines, l'État en mit d'autres en dépôt et des commandes furent passées pour les stations du métro en construction. Ce fut le départ d'une véritable politique d'art dans la ville, renforcée dès 1983, par la loi du « 1% décoratif » faisant obligation aux collectivités territoriales de consacrer cette part de leur budget à la commande d'une œuvre d'art pour la décoration des ouvrages publics.



Plongée au cœur du parc autos des Célestins :
Sens dessus-dessous, Daniel Buren, 1994



Vitraux, dalles de verre éclatées et ciment armé (1981)
René-Maria Burlet en collaboration avec Camille Niogret

métro B, station Place Guichard-Bourse du travail

Dans les années 1990, les parkings souterrains jugés peu attrayants et anxiogènes souffraient de la désaffection des automobilistes. Pour lutter contre ce phénomène, la conception et la réalisation de celui des Célestins furent confiées à une équipe associant deux architectes, Michel Targe et Jean-Michel Wilmotte ainsi qu'un artiste, Daniel Buren. Leur projet, intitulé *Sens dessus-dessous*, donne la dimension d'une œuvre d'art à une architecture parfaitement fonctionnelle : la plongée vertigineuse du puits central, ponctué d'ouvertures en arcades et occupé à sa base par un miroir à facettes tournant sur lui-même, donne l'impression que le parking s'enfonce indéfiniment dans une ambiance lumineuse mouvante. Le succès fut tel qu'il influença toute l'Europe et même l'Amérique du Nord et que Lyon-Parc-Auto prit le parti de généraliser la présence d'une forme artistique dans ses nouveaux parcs urbains.

Murs peints et sculptures : une différence de traitement

En 1982, apparaissent à Oullins, rue Orsel, les premières compositions du groupe muraliste Populart, réalisées à la demande de la Municipalité. Ces murs peints illustrent déjà les thématiques identitaires qui seront déclinées par la suite. En passant du statut d'association à celui de Scop, Populart deviendra « Cité de la Création » puis « Cité-Création », et réalisera plus de la moitié de la centaine des fresques murales que compte Lyon.

Le **Mur des Canuts** (1987) est sans doute le plus connu et il a longtemps été le plus grand d'Europe. Le célèbre **Mur des Lyonnais**, commande du maire Michel Noir en 1992, est situé à l'angle du quai Saint-Vincent et de la rue de la Martinière. Il possède un fort impact touristique, les visiteurs de passage pouvant facilement s'initier à la culture lyonnaise, qu'elle soit historique, littéraire, scientifique ou... culinaire.

Cette fresque fut le point de départ d'une belle aventure artistique toujours bien vivante puisque des réalisations nouvelles apparaissent régulièrement et que d'anciennes sont renouvelées, permettant ainsi à Lyon de figurer dans le classement international des 5 villes possédant le plus de murs peints avec Mexico, Berlin, Los-Angeles, et Philadelphie.

L'ouvrage de Marianne Homiridis et Perrine Lacroix, paru en 2008, *L'art contemporain dans les espaces publics, territoire du Grand Lyon*, en recense près de 300. Sur les neuf arrondissements de la ville, le 7^e est (pourquoi ?) le mieux loti avec 43 œuvres. Hélas, les sculptures n'ont pas droit à la même attention que les murs peints. Beaucoup sont mal signalées, parfois endommagées, notamment celles du secteur initial de la Part-Dieu. L'œuvre si originale de Ch. Semser, *La Belle et la Bête* place Renaudel, en est un exemple frappant.

Il y a sûrement quelque chose à faire, à moins qu'on ne veuille ranger ces œuvres au registre de l'éphémère.



La Belle et la Bête de Charles Semser, 1978
place Pierre-Renaudel, Lyon 3^e
Hélas, la Belle a perdu un bras !



Le mur des Canuts
38, boulevard des Canuts, Lyon 4^e

Depuis une trentaine d'années, l'art a droit de cité partout. Il s'est répandu dans les communes avoisinantes, Villeurbanne, Vénissieux, Caluire, Bron, Oullins, etc. Rues, places, parcs, jardins, stations de métro, parkings, accueillent des œuvres multiples et variées : mosaïques, peintures murales, photographies, sculptures, jeux de lumière, de couleurs, rehaussés de mots ou de citations.



Les temps de la Cité, une nouvelle fresque pour le Musée urbain
Tony Garnier, rue Paul-Cazeneuve Lyon 8^e

Et la lumière fut

Pensé en 1989 par Alain Guilhot pour le Grand-Lyon, le plan Lumière, le premier de ce genre au monde, était conçu pour mettre en valeur le patrimoine de la ville. Cette mise en lumière des ponts, des grands monuments, des immeubles de prestiges, s'étend aujourd'hui à des bâtiments plus modestes, créant une harmonie entre tous les quartiers. Elle magnifie le cadre urbain à la nuit tombée, rendant la cité plus accueillante, apaisée, comme nimbée d'une aura poétique. Autre dispositif, le plan Couleurs, porté par les élus depuis les années 1980, a aussi profondément modifié l'aspect de la ville : couleurs chaudes, italiennes, comme l'ocre jaune ou le rosé pour les façades des quartiers bords de Saône ; couleurs plus froides, du blanc aux bleus pour les rives du Rhône rappelant le caractère glaciaire du fleuve. Cette atmosphère nous semble aujourd'hui si naturelle que nous ou-

blions qu'il n'en a pas toujours été ainsi. Gérard Martelet, coloriste de la ville, expliquait dans un article du Progrès paru en mars 2004 : « *L'originalité du plan Couleur de Lyon réside dans l'absence d'une palette obligatoire. On travaille plutôt sur l'ambiance des couleurs* ».

Ces lumières et ses nuances de couleur, variables selon les quartiers et le moment du jour ou de la nuit, rendent la ville belle pour ses habitants et plus attractive pour les touristes, même en dehors des programmations événementielles variées qui attirent un public nombreux. Et ce n'est sans doute pas un hasard si Lyon s'est vu récemment décerner le prix de la première destination touristique d'Europe pour les séjours de courte durée. Une telle attractivité aurait paru bien improbable il y a quelques dizaines d'années.



La fontaine de la place des Jacobins

8 décembre 2016



La façade de l'hôtel de ville

8 décembre 2014



La cathédrale Saint-Jean

8 décembre 2016

XXI^e SIÈCLE, UN DÉBUT QUI PROMET

Reconvertir pour sauvegarder

Depuis la période de la Révolution, même avant et jusqu'à nos jours, l'affectation d'une nouvelle fonction à des bâtiments souvent prestigieux, d'origine religieuse, militaire ou industrielle, a permis d'assurer leur sauvegarde et de prolonger, au moins pour un temps, leur

existence. Les nouveaux occupants adaptaient les lieux aux besoins de leur activité, ils les faisaient vivre, leur donnaient une nouvelle utilité sociale dans la cité, tout en préservant généralement l'intégrité de leur architecture extérieure.

Ce fut le cas, entre autres, pour :

- l'ancien couvent des Jésuites de Saint-Joseph, à proximité de l'abbaye d'Ainay, qui fut utilisé comme prison entre 1769 (20 ans avant la Révolution) et 1831 ;
- le couvent des Jacobins qui fut le siège de la préfecture de 1826 à 1855. La rue proche de « l'Ancienne Préfecture » en conserve le souvenir ;
- le musée des Tissus, qui fut au cours de sa longue histoire, un hôtel particulier, la résidence éphémère du gouverneur de Lyon, un couvent, le siège des services de la Monnaie, à nouveau un couvent, une école de commerce et de tissage, et enfin (jusqu'à quand ?) un musée ;
- le Palais Saint-Pierre, couvent de bénédictines, qui abrita un musée archéologique, une école de dessin, avant de devenir le Musée des Beaux-Arts ;
- la Halle Tony-Garnier qui fut, entre autres, une usine d'armement, un centre de commercialisation des bêtes destinées à l'abattage, et actuellement une grande salle d'exposition et de spectacle ;
- le Palais Saint-Jean, ancienne demeure des archevêques de Lyon jusqu'en 1908, qui abrita la bibliothèque municipale de Lyon, puis celle du 5^e arrondissement, l'Académie des Sciences, Belles Lettres et Arts de Lyon, et dont l'avenir est encore remis en cause ;
- la gare des Brotteaux, transformée en salle des ventes et en restaurant-brasserie.

On pourrait ajouter les Subsistances, le Grenier d'Abondance, l'ancien couvent de l'Observance, et combien d'autres ? Mais depuis une ou deux décennies, on assiste à un glissement des priorités : les choix de réutilisation priment sur le principe de sauvegarde. Le cas le plus récent est celui des prisons Saint-Paul et Saint-Joseph. Dès que les bâtiments (non classés) furent désaffectés, le ministère de la Justice voulut vendre les terrains ; pour cela l'État déposa un permis de destruction. Les réactions des Lyonnais furent vives, ce qui incita la préfecture à publier le 6 mai 2009 un appel à projets « *permettant d'explorer les perspectives de préservation des deux prisons* », puis en septembre 2009, un cahier des charges réduisant les exigences à la préservation de quelques lieux comme la chapelle Saint-Paul, les escaliers desservant les ailes des bâtiments, et le portail sur le cours Suchet.

En novembre 2010, c'est le projet présenté par la « Lyon Catholic University », l'OPAC, et l'Association Habitat et Humanisme qui est retenu. Depuis septembre 2015, les nouveaux locaux sont presque tous en service : campus universitaire à Saint-Paul ; 173 logements plus une résidence inter-génération et 11.000 m² de bureaux à Saint-Joseph. Le cahier des charges initial a été respecté, mais on peut s'interroger sur la volonté de préserver le bâti ancien et la mémoire des lieux. À Saint-Paul, le plan panoptique de l'ancienne prison est toujours bien visible dans l'organisation du nouveau bâtiment, mais à Saint-Joseph pour 10.000 m² convertis, 60.000 ont été créés, défigurant complètement l'ancienne structure. Analysant cette réalisation dans *La Perte et la Mémoire*, Patrice Béghain et Michel Kneubühler citent Bernard Bolze : « *au final, Saint-Paul et Saint-Joseph n'ont été ni conservés, ni reconvertis, ni détruits. Mais un peu tout ça* ».

.....

LYON CATHOLIC UNIVERSITY : Unique nom gravé sur la plaque à l'entrée du bâtiment, cours Suchet. Aucune indication du nom en français, sauf l'acronyme UCLY. Le remplacement du « que » final par un "c" et du « é » par un « y » a sans doute pour objectif de montrer l'ouverture à l'international et le dynamisme de cette institution ! Ce n'est pas le seul exemple ni le dernier de ce conformisme ambiant de « l'anglomania ». À Lyon comme ailleurs en France, en cette ère de mondialisation, le patrimoine le plus en danger, c'est la langue française, peut-être par la faute de notre passivité collective.

.....

Ne parlons plus de l'ancien arsenal de Perrache. Il a disparu récemment dans l'indifférence générale, seul son portail ayant été préservé à la demande de l'architecte des Bâtiments de France. Quel sera le résultat pour les autres projets en cours ou annoncés : le château de la Motte ? La maison du Chamarié ? Les églises Saint-Bernard et du Bon-Pasteur ? L'Hôtel-Dieu lui-même, dont la rénovation semble prometteuse, mais qui laisse dans une totale incertitude le devenir des collections du musée des HCL, labellisées Musée de France, avec de nombreux objets classés monuments historiques.

Plus que jamais, notre vigilance en tant que citoyen ou membre d'une association reste une nécessité. Mais nous voulons faire confiance aux architectes, nous voulons les encourager et saluer leurs réussites. L'occasion se présente, avec la construction récente, à l'angle de la rue Victor-Hugo et de la rue Jarente²⁵, d'un immeuble moderne qui s'intègre parfaitement dans la continuité des façades du XIX^e siècle : balcons, lambrequins, garde-corps, jalousies à la lyonnaise respectent l'unité de style du quartier. L'agence Xanadu, auteur de cette réalisation nous apporte la preuve, si c'était nécessaire, que c'est possible.

Un nouveau credo : densifier

Dans les grandes villes, l'espace est rare et cher. Lyon avait cette « chance » d'avoir d'anciennes zones industrielles où ont pu se créer des quartiers nouveaux : Vaise, Confluence, Gerland. L'avenir dira s'ils ont répondu aux aspirations de leurs habitants. Mais la ressource se raréfie, et puisqu'il faut freiner l'étalement horizontal de la ville, alors que le besoin de logements est toujours aussi fort, urbanistes, architectes et politiques se retrouvent autour de ce mot d'ordre : **DEN-SI-FIER**.

Difficile d'avoir une parole à l'encontre de cette tendance lourde. Lyon est vouée à l'attrait des hauteurs et à l'augmentation des coefficients d'occupation des sols. Mais qu'il soit permis d'exprimer une inquiétude devant le nouveau quartier qui, de jour en jour, grimpe à Confluence du côté du Rhône. Pourquoi une telle proximité entre les immeubles ? On pourrait tendre des cordes à linges d'une fenêtre à l'autre. Est-ce la meilleure façon de rapprocher les gens ?



À Confluence, on y danse, on y danse, on y densifie...

²⁵ C'est à l'emplacement de cet immeuble que fut retrouvée en 1806, dans le clos du pharmacien Macors, la fameuse *Mosaïque des jeux du cirque*, aujourd'hui exposée au Musée gallo-romain de Lyon.

LYON, UNE VILLE QU'ON AIME ?

Nombre des grands aménagements des années 1960-1970, ont été remis en cause : l'adaptation de la ville « au tout voiture » s'est révélée une erreur que nous payons encore en termes de nuisances sonores, d'embarras de circulation et de pollution. À la charnière du XX^e et du XXI^e siècle, on a fait revenir la nature en ville, rendu aux promeneurs les rives des fleuves, détruit des immeubles-barres pièges à ségrégation sociale, créé des environnements paysagés riches en lieux de détente et de rencontres. Les modes doux de déplacement se sont développés. Des quartiers entiers à l'architecture audacieuse sont nés. **Devant l'accélération de ces changements, il nous a paru utile de mieux cerner le sentiment d'un petit groupe de Lyonnais envers leur ville.**

Dans ce but, en mars-avril 2016, SEL a organisé un sondage auprès de ses adhérents et sympathisants pour

mieux apprécier leurs perceptions du patrimoine de la ville et recueillir leur avis sur l'évolution de son urbanisme. 152 réponses ont été collectées. Il n'est pas dans notre intention d'extrapoler à partir d'un échantillon aussi restreint, mais les tendances qui ressortent de ce sondage donnent des indications qui ne manquent pas d'intérêt.

Parmi les répondants, 2/3 sont des femmes, 2/3 des adhérents de SEL, et plus des 3/4 des retraités. Plus de la moitié se considèrent comme des amateurs intéressés par leur ville, mais les centres d'intérêt sont assez bien répartis : 69 privilégient son histoire, 48 préfèrent la connaissance et la défense du patrimoine et 35 se passionnent plutôt pour l'urbanisme, son organisation et son évolution.

Le temps d'un sondage

Si vous deviez accueillir une personne étrangère à la ville quel(s) monument(s), site(s) ou quartier(s) voudriez-vous absolument lui faire découvrir ?

Sans surprise, c'est le Vieux-Lyon (75% des réponses) qui est plébiscité, et 1/3 des répondants finit la balade en montant à Fourvière pour admirer le panorama et la basilique. La cathédrale Saint-Jean, les vestiges gallo-romains, la Croix-Rousse, les berges du Rhône et de la Saône, le Parc de la Tête d'Or obtiennent des scores bien plus modestes, mais il est vrai que beaucoup ont regretté de ne pouvoir faire que deux choix.

Quel musée lui conseilleriez-vous en priorité ?

Les préférences vont au Musée des Beaux-Arts, mais les Musées Gadagne et celui des Confluences obtiennent également un bon score. Un beau succès pour ce dernier qui n'était ouvert, lors du sondage, que depuis un an et demi.

Participez-vous aux Journées Européennes du Patrimoine ? Pouvez-vous citer une découverte faite dans ce cadre qui vous a particulièrement marqué ?

Les 2/3 des sondés disent profiter des visites proposées lors des JEP, et leur curiosité porte sur des patrimoines très variés, puisque 39 indications différentes ont été recueillies. Pourtant certains sites ont davantage marqué les esprits : l'Hôtel de ville, l'Opéra, le fort Montluc, la Grande Synagogue, la « pompe de Cornouaille » à l'usine des eaux de Saint-Clair, les jardins cachés de la Croix-Rousse. De nombreux suffrages se portent également sur les « maisons » : Gillet, Berliet, Villemazy, du Gouverneur, du Chamarier, Château La Motte, maisons des champs (La Rivette, Melchior-Philibert, le Petit-Perron, Vourles...)

Pouvez-vous indiquer une œuvre d'art contemporain visible dans l'espace public lyonnais que vous appréciez particulièrement ?

À cette question, plus d'un tiers des réponses cite les Murs Peints, ce qui est un score très important par rapport à celui des autres œuvres. Pourtant certaines sont parfaitement identifiées, c'est le cas de *L'Arbre à fleurs*²⁶, parfois même avec le nom de l'artiste, comme les sculptures de Xavier Veilhan : *Les Habitants* de la Cité Internationale, ou celles d'Ipoustéguy : la *Fontaine*²⁷ de la place Béraudier devant la gare de la Part-Dieu, la *Pyramide de l'Histoire de Lyon* (surnommée « théâtre de Guignol »), et *Le Soleil*, place Louis-Pradel. Il est intéressant de noter que l'une des plus récentes sculptures mises en place, *Le Poids de soi-même* (en français !) des artistes danois Elmgreen et Dragset, installée en face du Palais de Justice, provoque des réactions très contrastées d'approbation... ou de vif rejet.

²⁶ Œuvre de l'artiste coréen Choi Jeong-Hwa, installée quai Gailleton, à hauteur de la place Antonin-Poncet.

²⁷ Cette fontaine est actuellement démontée pendant les travaux de rénovation de la place Béraudier.

Les œuvres d'art contemporain exposées dans des « lieux clos » comme les parkings ou les stations de métro sont moins connues : plus de la moitié des sondés ne répondent pas à la question. Sont cependant cités : *Sens dessus-dessous* de Buren au parc auto des Célestins (17 fois), le *Triptyque* de Marin Kasimir au parc auto Saint-Georges (13 fois) et 4 fois la barque du parking de la Fosse aux Ours. Nous aimons à penser que les visites accompagnées organisées par SEL ne sont pas étrangères à ces références, même si elles restent modestes. Les œuvres de trois stations de métro sont également citées entre 4 et 6 fois : les vitraux de la station Guichard (René-Maria Burllet et Camille Niogret), *Itinéraire* à Jean-Jaurès (Patrick Raynaud) et *La Forêt souterraine* à Debourg (Bruno Yvonnet).

Quel(s) édifice(s) symbolise(nt) le mieux à vos yeux l'entrée de Lyon dans le XXI^e siècle ?

Pas de surprise là non plus : le musée des Confluences (69 citations) et les immeubles du quartier Confluence (52) arrivent largement en tête.

Sur une série de 16 affirmations sur la ville de Lyon, voici celles qui ont été les plus largement retenues :

1. Lyon est une ville de taille humaine, agréable à vivre.....115
2. Lyon est une ville bien desservie par les transports collectifs.....98
3. Lyon a trouvé un bon équilibre entre la préservation du patrimoine et la modernisation urbaine.....78

Les appréciations sont globalement très positives, à l'exception de quelques items qui traduisent un avis ou un constat négatif : « la pollution atmosphérique s'accroît à Lyon » pour 70 des 152 personnes ayant répondu, et seules 51 (33%) trouvent que « la ville est bien pourvue en espaces verts » ; elles sont encore moins nombreuses, 21 (14%), à estimer qu'elle est « bien entretenue ».

Ces réserves mises à part, le plaisir et même une certaine fierté « d'être Lyonnais » sont perceptibles à travers les réponses. L'évolution de la cité est également envisagée favorablement par une large majorité : « le développement des déplacements dits modes doux est une très bonne chose » (90) et « les rues et les immeubles de la ville vont être de plus en plus végétalisés » (61). Tout serait-il pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles ? Des nuances et des attentes apparaissent aussi dans ce sondage, mais leur dispersion ne signale pas une inquiétude fortement ciblée.

Existe-t-il un quartier de Lyon (et de ses environs proches) qui vous semble délaissé et qui mériterait un effort particulier d'aménagement ?

Dix-neuf quartiers différents sont cités, avec en tête Perrache et le centre d'échange auto-routier, et La Guillotière avec une mention spéciale pour le quartier Moncey/Paul-Bert/place du Pont. Sont également cités plusieurs fois Vaise, Saint-Georges, la Quarantaine, Charpennes-Tonkin à Villeurbanne ainsi que... la place des Terreaux.

Y a-t-il un élément du patrimoine lyonnais qui vous semble actuellement en danger et qui mériterait un effort particulier de sauvegarde et d'embellissement ? Lequel ?

Les réponses sont également très dispersées : allégories du Rhône et de la Saône des frères Coustou place Bellecour, sculptures modernes du quartier de la Part-Dieu, horloge de Guignol rue de la Poulallerie, etc. Elles feront l'objet d'une synthèse qui sera portée à la connaissance des responsables administratifs et des élus en charge du patrimoine lors de rencontres avec les représentants de l'association.

Enfin à la question :

En 2080, quels seront les changements les plus marquants dans l'urbanisme de la Ville ?

Seule une petite moitié de nos sondés s'est hasardée à répondre, sans doute, parce qu'il n'était pas facile de se projeter à un tel horizon. Cependant, les réponses obtenues nous paraissent intéressantes et elles viendront en complément d'un texte « visionnaire » proposé par un membre de notre association, auquel SEL consacrera un prochain bulletin aux accents très « futuristes ».

L'HÔTEL-DIEU

De l'accueil des indigents à l'hôtellerie de luxe : les temps changent !



BIBLIOGRAPHIE

Marianne Homiridis et Perrine Lacroix, *L'art contemporain dans les espaces publics – Territoire du Grand Lyon – 1978/2008*. Éd. La BF15. 2008.

Nicolas Jacquet, *Façades lyonnaises : 2000 ans de création architecturale et de confluence culturelle*. Ed. Les Beaux Jours. 2008

Patrice Béghain et Michel Kneubühler, *La Perte et la Mémoire – Vandalisme, sentiment et conscience du patrimoine à Lyon*. Éd. Fage. 2015

Nathalie Mathian, Isabelle Hallereau, Céline Ferriol sous la direction de Benoît Reeth, *Sur les traces de Mérimé – Naissance d'un sentiment patrimonial*. Ed. Archives, Rhône le Département. 2003

Claude Tamet de Bayle et Bernard Schreier, *Lyon vandalisé*. Éd. de la Tour Gile. 1996

Dominique Bertin et Nathalie Mathian, *Lyon : silhouettes d'une ville recomposée – Architecture et urbanisme 1789-1914*. Éd. Lyonnaises d'Art et d'Histoire. 2008

André Pelletier, Jacques Rossiaud, Françoise Bayard, Pierre Cayez, *Histoire de Lyon des origines à nos jours*. Éd. Lyonnaises d'Art et d'Histoire. 2007

P. Béghain, B. Benoît, G. Corneloup, B. Thévenon, *Dictionnaire Historique de Lyon*. Éd. Stéphane Bachès. 2009

Sous la direction de Régis Neyret, *Lyon : 25 siècles de confluences*. Ville de Lyon, Éd. Imprimerie Nationale. 2001

André Pelletier, *Lugdunum – Lyon*. Éd. Lyonnaises d'Art et d'Histoire. 1999

Ont contribué à la conception et à la réalisation de ce bulletin : Claudie Claustre, Madeleine Suchère-Méziat, Michel Locatelli, Michel Marteau, Anne-Marie Mondon, Jean-Pierre Philbert.

Photos : SEL, sauf documents référencés.

SAUVEGARDE et EMBELLISSEMENT de LYON www.lyonembellissement.com			Vous aimez votre cité ? Adhérez à :	
Président d'Honneur : Jean-Paul DRILLIEN Membre d'Honneur : Raymond MOTTE			 SAUVEGARDE et EMBELLISSEMENT de LYON	
Président Jean-Louis PAVY jeanlouispavy@yahoo.fr Tel : 04 72 16 07 14	Secrétaire Général Michel LOCATELLI locatelli.michel@laposte.net Tel : 04 78 76 84 32	Trésorier Gérard GALLIC ggallic@free.fr Tel : 04 37 48 40 66	Cotisation : 30 € Siège : MAISON de l'ENVIRONNEMENT 32, rue Sainte-Hélène 69002 LYON N° SIREN : 322 521 196 N° SIRET : 322 521 196 00020 Directeur de la publication : J. L. PAVY	